



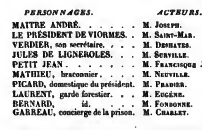
ACTE IV, SCÈNE XIII.

LES FILETS DE SAINT-CLOUD,

DRAME EN CINQ ACTES,

par MM. Benjamin Antier et Decombrousse,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ,
LE 17 FÉVRIER 1842.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
MAITRE ANDRÉ.	M. Joseph.
LE PRÉSIDENT DE VIORMES.	M. Saint-Mar.
VERDIER, son secrétaire.	M. Deshayes.
JULES DE LIGNEROLES.	M. Surville.
PETIT JEAN.	M. Francisque Je.
MATHIEU, braconnier.	M. Neuville.
PICARD, domestique du président.	M. Pradier.
LAURENT, garde forestier.	M. Eugène.
BERNARD, id.	M. Fonbonne.
GARREAU, concierge de la prison.	M. Charlet.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
UN CONSEILLER.	M. Édouard.
BASTIEN, gardien des filets.	M. Gustave.
UN BRIGADIER.	M. Laisné.
JEANNE, fille de Maître André.	Mlle Clarisse.
Mme DE NANTEUIL.	Mme Abit.
GERTRUDE.	Mme Chéza.
MANON.	Mlle Léontine.
MADAME MATHIEU.	Mme Lagrange.
Juges, Gardiens, Domestiques, Habitants de St-Cloud.	

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'entrée d'un bois. Au premier plan, un pavillon faisant partie de l'habitation de maître André. A gauche, une espèce de masure ou grange appartenant encore à maître André, quoique séparée de sa demeure. Au fond, une colline qui borde la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, on entend deux coups de feu tirés simultanément. Un instant après, on voit un homme en blouse et armé d'un fusil, sortir rapidement des broussailles et descendre en scène avec précaution.

MATHIEU, *seul.*

Tirez, tirez, mes braves forestiers ; vot' plomb n'ira pas à son adresse, nous savons not' métier. (*Otant un lièvre de dessous sa blouse.*) Ce particulier de superbe apparence et moi, nous vous passerons devant... Hein ! (*Il s'arrête, regarde autour de lui et prête l'oreille.*) Je crois entendre marcher dans les feuilles... c'est que si l'on me prenait en flagrant délit avec le camarade au bout des doigts... (*Nouveau mouvement.*) On vient par ici, où cacher l'oiseau ?... Ah ! (*indiquant la masure à gauche*) là ! diable emporte si les loups cerviers de gardes s'aviseront jamais de penser que j'ai pris pour cachette le hangar à foin de leur chef.

Il entre sous le hangar, où il dépose son lièvre.

77768

SCENE II.

MATHIEU, PETIT JEAN.

PETIT JEAN, *entrant sans le voir.*

On a tiré des coups de fusil... j'ai des oreilles pour entendre... (*Mathieu reparaît.*) Ah! c'est le vieux Mathieu; je ne m'étonne plus de la musique... il a encore sa clarinette sous l' bras. (*Haut.*) Bonsoir, vieux Mathieu. C'est toi qu'as tiré deux coups de fusil?

MATHIEU.

Non, c'est ces gueux d' braconniers... Alors j' m'ai dit: v'là encore les gredins qui font leurs siennes; j'ons pris m'n arme, et me v'là.

PETIT JEAN.

Mais puisque t'es plus garde-chasse, de quoi qua tu te mêles?

MATHIEU.

Eh! c'est c'te gueuse d'habitude: quoiqu'on n' soit plus du gouvernement, on aime à garder le bien du roi.

PETIT JEAN.

Pour soi.

MATHIEU.

Comment pour soi?... est-ce que tu voudrais insinuer...

PETIT JEAN.

Moi, j'insinue pas; seulement j'ai des oreilles pour entendre, et j' répète ce qua j'entends dire à tout le monde en général, at à ma marraine en particulier.

MATHIEU.

Savoir?

PETIT JEAN.

Savoir que depuis qu'on t'a chassé de l'illustre corps des gardes forestiers, à cause da ton ivrogneria, on assure que tu t'es enrôlé dans celui des braconniers, là.

MATHIEU.

Moi, Jésus mon Dieu! quelle calomnie!... un garde... devenir... Ah! fi donc!

PETIT JEAN.

Ah! mais, ben mieux encore! l' bruit court que c'est toi, vieux Mathieu, qu'as eu l'audace de tuer il y a deux jours un daim dans l' parc privé du roi.

MATHIEU.

Je parie que c'est ce gueux de le Borgne qui dit ça?

PETIT JEAN.

Pardine, oui, c'est lui.

MATHIEU.

Vieux scélérst, si je savais où l'encontrer!

PETIT JEAN.

T'as pas besoin d'aller ben loin, tu le trouveras avec tous les gardes, à l'entrée du bois de Meudon, oùsqu'ils attendent le retour de maître André.

MATHIEU.

Hein! qu'est-ce que tu dis là?... Est-ce que maître André revient déjà de sa tournée?

PETIT JEAN.

Déjà!... v'là plus d' six mois qu'il est parti.

MATHIEU.

Mais tu m'avais dit toi-même qu'il restait toute l'année dehors, à cause de la grande coupe que l'on fait dans le domaine.

PETIT JEAN.

C'est vrai, mais il aura fait presser la besogne, parce que, vois-tu, loin de sa fille, loin de sa bonne chère Jeanne, le temps y dure à c't homme.

MATHIEU.

Pourquoi qui ne l'a pas emmenée avec lui comme y f'sait d'habitude?

PETIT JEAN.

Ah! dame, parc' que, c'te année, il la croyait plus en sûreté ici avec ma marraine Gertrude qu'avec lui là-bas.

MATHIEU.

Explique-toi.

PETIT JEAN.

Te rappelles-tu, vieux Mathieu, un jeune homme qu'avait reçu une charge de plomb dans les reins, par l'imprudence d'un garde?

MATHIEU.

Pardine, si je me l' rappelle! c'est moi qui l'ai trouvé baigné dans son sang à quelques cents pas d'ici, il y a un an d' ça... il s'appelait Jules Bignol.

PETIT JEAN.

Jules de Lignerolles, dis donc.

MATHIEU.

Bignol ou Lignol, ça revient au même.

PETIT JEAN.

Eh ben! c'était l' fils d'un grand seigneur de la cour.

MATHIEU.

Je m' souviens qu'il faisait une piteuse mine quand nous l'avons transporté ici chez maître André.

PETIT JEAN.

C'est justement ça, il fut obligé d' rester à la ferme par l'ordre du médecin; il y fut si bien soigné par mamselle Jeanne et ma vieille marraine Gertrude, qu'il en devint amoureux.

MATHIEU.

De ta vieille marraine?

PETIT JEAN.

Eh! non, bêtat, de mademoiselle Jeanne... sans que ma marraine s'en doute.

MATHIEU.

Ah bah!

PETIT JEAN, *plus bas et avec mystère.*

Et il paraît que de son côté la pauv' petite, à force de soigner monsieur Jules, gagna un p'tit brin d' son amour.

MATHIEU.

Je comprends.

PETIT JEAN.

Père André, vieux lapin qui vous flaire un braconnier comme un chien flaire le gibier, eut vent de la chose, et sans faire semblant de rien, en homme qui sait vivre, et très-poliment, il mit monsieur Jules à la porte.

MATHIEU.

Queue bêtise! puisque les jeunes gens se convenaient, il fallait les marier ensemble.

PETIT JEAN.

Vieux rien du tout que t'es, est-ce qu'un grand seigneur peut épouser une petite bourgeoise, et de campagne encore?

MATHIEU.

Mais tout ça ne me dit pas pourquoi que le père est parti seul?

PETIT JEAN.

Pour que les jeunes gens n'aient pas l'occasion de se revoir, attendu que la coupe de bois se fait aux environs du château de Lignerolles.

MATHIEU.

C'est pas le raisonnement d'une oie; ça me semble assez bien raisonné, dis donc.

Ritournelle de chant.

PETIT JEAN.

Chut!

MATHIEU.

Qué qu' t'as?

PETIT JEAN, *de même.*

T'entends pas... Ah ben, moi, ça me r'mue, ça me r'mue... Ah! crédié, crédié, c'est elle... Ah! oui, c'est elle, la grosse tamponne, avec son filet de voix flûtée.

MATHIEU.

Qui donc?

VOIX, *plus rapprochés.*

Ohé! ohé! ohé! Marie!

PETIT JEAN, *écoutant toujours.*

Pardine, n'y en a pas deux pareilles. (*Lui montrant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*) R'garde ce p'tit nez retroussé, et ces malins d' zyeux éveillés comme une potée d' souris.

MATHIEU.

C'est Manon, la gardeuse de chèvres... Ah ben, nous allons rire; la v'là en bas de la colline.

PETIT JEAN.

Ah! vieux, n' l'effarouche pas.

MATHIEU.

A se promène en chantant, la p'tite pataude, tandis que ses bêtes descendent à l'eau.

PETIT JEAN, *retenant Mathieu.*

Laiss' la v'nir, faut pas qu'a s' doute...

Ils se retirent à l'écart chacun d'un côté de la scène.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MANON.

MANON, *en haut de la colline, ayant l'air de faire passer ses bêtes une à une, et tenant sa houlette à la main. Parlant à un chevreau.*

Aie donc, toi l'éclopé, j' vas te faire traîner la quille. (*A son chien*) Houp, César, à l'invalide! fais-le descendre avec les autres, et garde-les au bord de la rivière; j' vas demander à madame Gertrude s'il faut rentrer.

AIR *nouveau de M. Beaucourt.*

Marie, ô gué! reviens des champs,
N'y reste pas seulette;
Quand vient le soir, pour un' fillette,
C'est pas les loups qui sont méchants,
Mais c'est les mauvais garnements.
Plus d'un qui la trouve à son gré,
Lui dit: Batifolons, bergère;
Oui, mais la fille peu légère
Répond: Oùs qu'est monsieur le curé,
Ou ben monsieur son grand vicaire?

MATHIEU.

En v'là une qu'a le truc!

MANON.

Marie, ô gué! reviens des champs,
N'y reste pas seulette;
Quand vient le soir, pour une fillette,
C'est pas les loups qui sont méchants,
Mais c'est les mauvais garnements.

Petit Jean et Mathieu ont fait un détour pour lui barrer le passage.

PETIT JEAN, *d'un côté.*

On n' passe pas sans payer l' droit.

MANON, *se dégageant et lui donnant un soufflet.*

V'là ma monnaie; qu'en veut? j'en donne.

MATHIEU, *même jeu que l'autre.*

A moi, Manon.

MANON, *de même.*

A vous tout d'même... Y en a-t-y encore un autre, pendant que j'y suis?

PETIT JEAN.

Pourquoi donc qu' vous êtes féroce comme ça?

MANON.

Dame! pourquoi qu' vous jouez des mains?... r'gardez, mais n' touchez pas.

MATHIEU.

Comment! les grosses dents, avec c't' air si doux!

MANON.

C'ti là qui veut m' trouver douce... au toucher, oh! mais douce comme un tout petit mouton, n'a qu'à venir avec moi chez monsieur l' curé, comme dit la chanson, et le prier de nous annoncer au prône, sinon... gare là-dessous, j' tape!

PETIT JEAN.

Est-elle rude! l'est-elle! (*Au Braconnier.* Croirais-tu, Mathieu, que l'aut' soir, a n'a jamais voulu m' panser une grosse éraflure que j' m'avais fait au bras en lui dénichant un merle?

MATHIEU.

Ah! c'est pas beau, la boulotte.

MANON.

Tant mieux, tant mieux; on sait c' qu'il en coûte à ces jeux-là, et j' m'ai dit souvent que si mamselle Jeanne la fille à not' bourgeois n'avait pas donné tant de soins aux blessures de mon-

sieur Jules, elle n' serait pas devenue triste et maladive au point de ne pas sortir de sa chambre, ah !

PETIT JEAN.

Et comprends-tu quelque chose à c'te maladie, toi, vieux Mathieu ? v'là six mois qu'elle dure, depuis l' départ du père enfin.

MANON, *à elle même.*

C'est la maladie qu'on gagne à panser les éraflures des garçons.

MATHIEU.

Et jamais on n'a envoyé chercher l' médecin ?

PETIT JEAN.

Jamais !

MATHIEU.

C'est que l' médecin, c'était peut-être monsieur Jules qui revenait se glisser après l' soleil couché...

PETIT JEAN.

Ça m'a v'nu dans la tête, et j' m'ai mis aux aguets.

MATHIEU.

Ah! l' curieux !

MANON.

Et qué qu' t'as vu ?

PETIT JEAN.

J'ai vu, et ça pas une fois... mamselle Jeanne descendre tout doucement... la nuit quand tout l' monde dormait dans la maison, et se promener des heures entières.

MATHIEU.

Avec monsieur Jules ?

PETIT JEAN.

Eh ben, non... avec ma marraine.

MATHIEU.

Ah ça, mais c'te maladie qui la force à garder la chambre et qui n' l'empêche pas d' se promener au jardin, c'est donc une frime ?

PETIT JEAN.

D'autant plus frime qu'hier à la nouvelle inattendue du prochain retour de maître André, elle s'est mise à trotter dans la maison comme jadis, et qu'elle n'avait pas plus l'air malade que Manon...

MANON.

Qui s' porte un peu bien, j' m'en vante.

MATHIEU.

Qu'est-ce qui peut donc y avoir au fond de ce mystère là ?

PETIT JEAN.

V'là juste ce que je m'a demandé c'te nuit même; tu vas juger.

MANON.

Petit Jean, t'en dis ben long... si ta marraine t'entendait ?

PETIT JEAN.

C'est vrai, Manon; mais plus qu'un mot, c'est l' plus intéressant.

MATHIEU.

Voyons, voyons !

PETIT JEAN.

Je n' sais pas depuis combien d'heures je dormais, mais enfin j' tapais d' l'œil solidement... (*Gertrude paraît à la porte de la maison.*) V'là qu' tout d'un coup : oua, oua, oua ; c'était César qui aboyait ; j'ai des oreilles pour...

GERTRUDE, *qui s'est approchée, le secouant par l'oreille.*

Tu as des oreilles pour que je les tire, vilain bavard !

MANON, *se sauvant.*

Gare la grêle !

SCÈNE IV.

MATHIEU, PETIT JEAN, GERTRUDE.

PETIT JEAN.

C'est vous, ma marraine !

GERTRUDE.

Oui, c'est moi... paresseux, propre à rien !

Elle lui campe une giffle.

PETIT JEAN, *se frottant la joue.*

Oh ! on n' vous reprochera pas d'entrer sans frapper.

GERTRUDE.

Voilà une heure que je le crois en route pour savoir si maître André arrive, et au lieu d' ça, monsieur perd son temps à jacasser avec des je ne sais qui, des gens sans aveu, des braconniers enfin !

MATHIEU.

Est-ce pour moi que vous dites ça, mame Gertrude ?

GERTRUDE.

Eh mais ! n' faudra-t-y pas se gêner et prendre des mitaines pour parler d' monsieur Mathieu ?... qu'il me fasse donc le plaisir d'aller voir ailleurs si j'y suis.

MATHIEU, *hésitant.*

Aller, aller... (*A part.*) Pas trop loin, mon lièvre s'impatienterait.

GERTRUDE, *le poussant par les épaules.*

Et plus vite que ça !

MATHIEU, *sortant.*

Sans rancune, ma bonne madame Gertrude... (*A part.*) Je n' lâche pas comme ça not' souper !

Il sort.

PETIT JEAN, *qui était resté blotti contre la porte.*

Pour lors je file aussi, moi.

SCÈNE V.

PETIT JEAN, GERTRUDE, *puis* JEANNE.

GERTRUDE, *le prenant par l'oreille et la ramenant en scène.*

Toi, tu vas me dire tout de suite le sujet de ta conversation avec ce garnement ; qu'est-ce que vous disiez ?

PETIT JEAN.

Eh! mon Dieu, marraine, nous jasions de la pluie et du beau temps, histoire de jaser, quoi!

GERTRUDE.

Tu mens, c'est pas ça.

PETIT JEAN.

Ah! par exemple!

GERTRUDE.

Tu parlais du retour de maître André et de la maladie de mamselle Jeanne.

PETIT JEAN, *à part.*

Est-elle maligne, la vieille femme! est-elle maligne!

GERTRUDE.

Prends-y garde, Petit Jean; Mathieu avait l' gosier trop large, tu as la langue trop longue, et au premier jour tu te feras chasser d'ici comme Mathieu.

PETIT JEAN.

Mais qu'est-c' qu'il y a donc de mal à c' que j' fais?

GERTRUDE.

Il y a que je t'ai défendu de rendre compte de ce qui se passe dans not' intérieur, et que je te le défends encore. Qu'est-ce que ça fait aux passants, aux voisins, les si et les mais du logis? ça fait que des bavards comme toi iront bien vite à l'arrivée de maître André le saluer de jérémiades sur la mauvaise santé d' sa fille, tandis que nous avons évité de l'en prévenir pour ne pas le tourmenter... lui qui aime Jeanne par dessus tout, qui n' voudrait pas qui tombe un cheveu de sa tête sans qu'on l'avertisse, il prendra d' l'humeur, ça m'en donnera; nous parlerons plus haut l'un que l'autre, il m'enverra au diable... peut-être plus loin, et alors tu iras manger la soupe où tu pourras, et moi aussi; comprends-tu?

PETIT JEAN.

Certainement que je comprends; fallait m'dire ça plus tôt. Vous me laissez des journées entières sans me souffler mot, et puis ça vous prend un beau matin comme une envie... d'éternuer, alors vous en dérouiez...

GERTRUDE, *l'interrompant.*

C'est bon, tais-toi, v'là Jeanne.

PETIT JEAN.

Suffit, marraine; j'ai plus d' langue.

SCÈNE VI.

PETIT JEAN, GERTRUDE, JEANNE.

PETIT JEAN.

Bonjour, mamselle Jeanne... ça va mieux aujourd'hui, mamselle Jeanne?... Au fait, j' vous trouve meilleur visage... c'est l'arrivée de votre père qui vous réjouit, n'est-ce pas?

GERTRUDE, *bas, lui donnant un coup de coude.* Tais-toi donc!

PETIT JEAN.

Oui, ma marraine.

JEANNE, *inquiète.*

Eh bien, Gertrude, quelle nouvelle?... est-il arrivé?

GERTRUDE.

Pas encore.

JEANNE, *à part.*

Je respire!

PETIT JEAN.

Mais il n' peut pas tarder... j' suis sûr qu'avant une heure...

GERTRUDE, *l'interrompant.*

Qué qu' ça t' fait?... et puis d'ailleurs qu'en sais-tu?... puisqu'au lieu d'aller où on t'envoie, tu restes à bavarder...

PETIT JEAN.

Comme un faignant... comme un polisson... c'est vrai, marraine, au fait je n' suis pas autre chose, ne pas plus me gêner que ça... moi qui attends le bourgeois avec une impatience!... moi qui voudrais le voir de retour pour lui dire: Entrez chez vous, bourgeois; donnez-vous la peine de vous asseoir... Je ne serai plus seul avec César pour garder la maison, tant mieux!... je n'aurai plus à moi seul la responsabilité de tout ce qui s'y passe; vous v'là de retour, nous serons deux.

JEANNE, *à part.*

Que veut-il dire?

GERTRUDE.

Ah ça, quels ragots nous fais-tu là avec ta garde et ta responsabilité?

PETIT JEAN.

Permettez, permettez, bourgeois, non, j' veux dire marraine... si, une supposition, le diable et ses adhérents venaient souvent tenir sabbat ici, croyez-vous que je serais bien aise de faire tête à moi tout seul au diable et à ses adhérents?

GERTRUDE.

Je t'ordonne de t'expliquer.

JEANNE, *à part.*

Je tremble.

PETIT JEAN.

C'est ça, pour que vous m'appellez encore bavard après.

GERTRUDE.

Petit Jean, si tu m'y fais mettre...

PETIT JEAN.

Eh ben non... j' vas vous dire... Avez-vous bien dormi la nuit dernière?

GERTRUDE.

Qué que ça te fait!

PETIT JEAN.

D'abord c'est une politesse qu'on doit à ceux qu'on respecte, et j' sais pas pourquoi j' vous l'ai pas d'mandé plus tôt; ensuite c'est que vous seriez bien heureuse de n'avoir pas été réveillée en sursaut comme moi, par c't animal de César qui aboyait comme trente-six chiens démuselés.

JEANNE, *à part.*

O mon Dieu !

GERTRUDE, *bas, à Jeanne.*

Ton trouble va te trahir. (*Haut.*) Eh ben, pourquoi aboyait-il ?

PETIT JEAN.

Ah ! vous ne devineriez jamais ce qui le faisait japoter.

GERTRUDE.

Quand tu nous l'auras dit.

PETIT JEAN.

Des cris d'enfant, ma marraine.

JEANNE, *à part.*

Je me meurs.

Gertrude la soutient.

PETIT JEAN.

Des cris d'un tout petit enfant; ça faisait comme ça, heinn, heinnn.

GERTRUDE.

Imbécile ! est-ce qu'il y a des enfants ici ?

PETIT JEAN.

C'est juste. Ce qu'il a de merveilleux et d'effrayant, c'est de les entendre crier quand il n'y en a pas.

GERTRUDE.

Tu as fait un mauvais rêve.

PETIT JEAN.

C'est possible, marraine; surtout si ça vous fait plaisir. Mais il y eu continuité de rêve, car je les ai entendus deux fois.

GERTRUDE, *qui cherche à cacher le trouble de Jeanne.*

Eh bien, avise-toi de répéter une pareille bêtise.

PETIT JEAN.

Mais, ma marraine...

GERTRUDE.

A maître André surtout, pour qu'il te flanque à la porte. J' te connaissais ben curieux, flâneur et bavard.... il n' te manquait plus que d'être peureux.

PETIT JEAN.

J'vous jure...

GERTRUDE, *le poussant.*

Pas tant d'paroles. Va faire ta commission, et n' t'avise pas d'causer... ou si ça me r'vient aux oreilles, tu n'as qu'à bien tenir les tiennes.

Il sort.

SCÈNE VII.

GERTRUDE, JEANNE.

GERTRUDE.

Eh bien, Jeanne, comprends-tu enfin qu'il ne peut pas rester ici davantage, qu'il y est resté trop longtemps déjà ?

JEANNE.

Je ne me séparerai jamais de mon enfant.

GERTRUDE.

Ainsi peu t'importe que maître André, en arrivant, apprenne ce que nous avons tant d'intérêt à lui cacher ?

JEANNE.

Je veux que mon enfant ne me quitte pas.

GERTRUDE.

Si tu comptes, dans cette circonstance, sur l'extrême tendresse de ton père, tu t'fais illusion; il t'aime par dessus tout... mais tu connais ses idées arrêtées sur l'honneur des femmes, la violence de son caractère... s'il apprend tout à coup ta faute avec ses résultats... et pour nous perdre il ne faut qu'un cri, sa colère sera terrible; Dieu sait à quels déplorables excès elle pourra l'emporter.

JEANNE.

Tu me fais frémir ! Mais que faire alors ?

GERTRUDE.

Te séparer pour quelques jours seulement de l'innocente créature.

JEANNE.

M'en séparer !... Cette pensée me tue... Et Jules... Jules qui ne vient pas me donner un conseil, soutenir mon courage. O mon Dieu ! mon Dieu ! serait-il possible qu'il m'eût abandonnée !...

GERTRUDE.

Je ne sais, ma foi, plus ce que j'en dois penser de ton Jules. Voilà tout à l'heure six mois que nous ne l'avons vu.

JEANNE.

Environ quinze jours après le départ de mon père.

GERTRUDE.

Et depuis tout ce temps aucune nouvelle !

JEANNE.

Toutes mes lettres sont restées sans réponse.

GERTRUDE.

Même celle que tu lui as écrite, il y a six jours, sur ton lit de douleur !... Vois-tu, Jeanne, il n'y a qu'un homme sans cœur qui puisse laisser sans réponse une pareille lettre.

JEANNE.

S'il ne l'a pas reçue, s'il est absent...

GERTRUDE.

Même absent on fait au moins savoir où l'on est lorsqu'on s'inquiète un peu de ceux qui attendent. Non, non, tu cherches en vain des excuses à son silence, il est impardonnable; il ne faut plus compter sur lui, mais sur nous-mêmes. A la porte du bois de Ville-d'Avray, à une lieue d'ici, reste la femme d'un garde nommé Duval; ils ont perdu récemment leur enfant, et la mère consentira volontiers à prendre le tien en nourrice; je m'en suis informée... Cette nuit nous nous y rendrons.

JEANNE.

J'y cours de ce pas.

GERTRUDE.

En plein jour... Pauvre enfant, tu deviens folle.

JEANNE, *très-troublée.*

C'est vrai... mais d'ici là, mon père ne peut manquer d'arriver, et mon enfant n'est plus en sûreté.

GERTRUDE.

Allons, allons, calme-toi; nous chercherons... nous trouverons un endroit pour le cacher.

SCÈNE VIII.

GERTRUDE, JEANNE, BERNARD.

BERNARD, *entrant essoufflé.*

Mamselle Jeanne, mam' Gertrude, on vient d' m'annoncer qu'il n'est plus qu'à quelques cents pas d'ici.

JEANNE.

Mon père?

BERNARD.

Oui, mam'selle. Et tenez, d'ici j' l'aperçois qui arrive avec quelques camarades en suivant le bord de l'eau.

JEANNE, *à part.*

Mon Dieu, protégez-moi!

GERTRUDE, *bas à Jeanne.*

Silence!... (*Haut, au Garde*) Merci de votre attention, Bernard; nous allons tout préparer pour le recevoir. Allez rejoindre vos compagnons.

BERNARD.

Oui, mam' Gertrude.

Il sort.

SCENE IX.

GERTRUDE, JEANNE.

GERTRUDE, *après que le Garde a disparu, à Jeanne.*

Il n'y a plus une minute à perdre; reste, et fais le guet.

Elle entre vivement dans la maison, d'où elle sort presque aussitôt avec l'enfant de Jeanne couché dans un petit berceau.

JEANNE.

Quel est son projet?... Inspirez-la, mon Dieu!... J'osa à peine espérer encore!... (*A Gertrude qui se dirige vers le hangar.*) Que vas-tu faire?

GERTRUDE.

Te sauver malgré toi.

Elle entre sous le hangar.

JEANNE.

Quoi! sous ce hangar! y penses-tu!...

GERTRUDE, *sous le hangar.*

Dans cette retraite isolée il échappe à tous les yeux; ses cris ne sauraient être entendus... d'ailleurs il dort d'un profond sommeil.

JEANNE.

Mais l'abandonner seul...

GERTRUDE.

Pour quelques heures, voilà tout; à la nuit nous viendrons le reprendre.

JEANNE.

Mais jusque-là...

GERTRUDE, *sortant de dessous le hangar.*

Il ne court aucun danger.

JEANNE.

Non; je ne puis consentir.

GERTRUDE.

Tu te perds, malheureuse!... On vient. C'est maître André!...

Maître André paraît dans le fond, sur la colline, avec les Gardes.

SCÈNE X.

JEANNE, GERTRUDE, MAITRE ANDRÉ, LAURENT *dit* LE BORGNE, BERNARD, GARDES.

ANDRÉ, *en entrant.*

Eh! sacrebleu, oui, messieurs, c'est votre faute; vous ne surveillez pas assez, les délits de chasse sont plus fréquents que jamais; pourquoi? parce que votre mollesse ou votre négligence enhardit les braconniers.

(Nuit au théâtre.) Pendant ce colloque, Jeanne s'est avancée avec hésitation, mais un regard de Gertrude la rassure, et elle se jette dans les bras de son père.

JEANNE.

Mon père...

ANDRÉ.

Bonjour, Jeanne; bonjour, mon enfant.

GERTRUDE.

Bonjour, maître.

ANDRÉ.

Bonjour. (*A Jeanne.*) Laisse-moi d'abord terminer les affaires, et puis je t'embrasserai à mon aise. Je vous disais, messieurs, qu'il faut que ça change, et promptement, ou je m'en mêlerai, entendez-vous?

BERNARD.

Cependant, maître André, je puis vous assurer, pour ce qui me concerne...

ANDRÉ.

Je te conseille de parler, toi, Bernard, que je viens de prendre en défaut à l'instant même. La commune de Ville-d'Avray te regarde, je pense! Eh bien, en passant sur la lisière du bois, j'ai vu une trouée faite au clos du domaine privé.

BERNARD.

C'est une palissade détachée.

ANDRÉ.

Eh! sacrebleu, il fallait la faire remettre en état. Maintenant ce n'est qu'une planche arrachée, et plus tard, par votre négligence, ça deviendra une trouée par où le premier vagabond venu

s'introduira si l'envie lui en pousse. Et qui vous dit que ce n'est pas par une ouverture semblable que s'est glissé celui qui a osé tuer un daim dans le clos de Sa Majesté?

LAURENT.

Oh! celui-là n'avait pas besoin d'occasion; il est coutumier du fait, allez.

ANDRÉ.

Comment! tu connaîtrais le délinquant, toi, Le Borgne?

LAURENT.

C'est-à-dire, maître André, que je parierais un doigt de ma main que c'est l'ex-garde Mathieu; ce gaillard-là depuis quelque temps se prive peu de notre gibier.

ANDRÉ.

Es-tu en état de soutenir l'accusation?

LAURENT.

Et même de fournir de bonnes preuves.

ANDRÉ.

En ce cas, je vous ordonne de le faire saisir au collet et de le faire conduire demain dans les prisons de Paris.

JEANNE, *vivement.*

O mon père! s'il était innocent!

ANDRÉ.

N'as-tu pas entendu qu'il y a des preuves?

JEANNE.

On a pu se tromper.

ANDRÉ.

Jeanne, tu sais que je suis inflexible pour ceux qui oublient leur devoir.

JEANNE, *tremblante.*

Mon père...

ANDRÉ.

Eh bien! qu'as-tu? ne vas-tu pas pleurer par rapport à un mauvais garnement? Voilà que tu es!... Veux-tu bien venir ici!... (*Il va s'asseoir sur un banc en avant du hangar, et attire Jeanne sur ses genoux.*) Et embrassons ce père, et vivement... et plus fort que ça. Dieu merci, voilà assez longtemps que j'en ai été privé de tes baisers. (*Avec malice.*) Heureusement que je trouvais un dédommagement dans les lettres que tu as oublié de m'écrire. Attrape, mademoiselle Jeanne.

JEANNE.

Mon bon père, croyez...

GERTRUDE.

Je vous jure que ce n'est pas faute d'en avoir eu envie... mais...

ANDRÉ, *vivement.*

Mais... il y avait donc un empêchement! Quoi? tu n'as pas été malade, n'est-ce pas?

JEANNE, *avec hésitation.*

Non, mon père.

ANDRÉ, *la regardant avec tendresse.*

Tu mens, Jeanne; tu as été malade, car je te trouve encore pâle et les traits amaigris.

GERTRUDE.

La vérité, monsieur... c'est que nous avons eu du malaise.

ANDRÉ.

Et tu ne pouvais pas m'en faire prévenir, toi? Pourquoi donc t'avais-je chargée de veiller sur elle?

JEANNE.

N'en accusez que moi, mon père; ça n'avait rien de dangereux, et j'avais prié Gertrude de ne pas vous en instruire, dans la crainte de vous inquiéter.

ANDRÉ.

Eh bien, tu as eu tort. Voyons, conte-moi ça.

Il la prend à part et lui parle bas; pendant ce temps, Gertrude les regarde avec inquiétude.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PETIT JEAN, MANON.

MANON, *une grande terrine de lait dans les mains, poursuivie par Petit Jean.*

Vilain polisson, tu profites de ce que j'ai les mains embarrassées...

PETIT JEAN.

Ah! ah! j' suis l' maître! je ne crains plus les giffles.

Il la lutine.

MANON.

Si tu m' fais renverser mon lait, je l' dirai à ta marraine.

PETIT JEAN, *l'embrassant.*

J' m'en moque joliment.

GERTRUDE, *le prenant par le bras et lui faisant faire un tour qui l'envoie devant maître André.*

Ah! tu te moques de moi, drôle!

MANON, *riant.*

C'est bien fait!

Elle pose son vase.

ANDRÉ.

Courage, mon garçon.

PETIT JEAN, *faisant un bond en arrière à la vue de maître André.*

Ah! sapredié, sapredié, faut-il qu' j'arrive le dernier pour saluer le bourgeois, après avoir couru au-devant de lui!

MANON, *riant.*

Oui, du côté de l'étable.

ANDRÉ.

Ah! ah! c'est à l'étable que tu allais me chercher? (*A Gertrude.*) Il paraît qu'il n'a pas changé pendant mon absence. Tu flânes donc toujours, paresseux?

PETIT JEAN.

Vrai, comm' vous v'là r'venu, bourgeois, et le ciel en soit béni, c'est pas de ma faute... C'est monsieur Jules qui en est cause.

TOUS.

Monsieur Jules!

JEANNE, *à part.*

Que dit-il ?

PETIT JEAN.

Oui, notr'maître. Tout à l'heure j'ai rencontré...

GERTRUDE.

Qui? lui ?

PETIT JEAN.

Non, marraine; pas monsieur Jules... Un piqueur de chez son père; je ne le connaissais pas, mais comme il m'a demandé son chemin, nous avons bavardé un brin; il m'a dit qui il était et qu'il allait au-devant de son jeune maître qui revient de voyage.

JEANNE, *vivement.*

Il revient ?

PETIT JEAN.

Oui, pour se marier.

Jeanne reste interdite.

GERTRUDE.

Monsieur Jules va se marier!

ANDRÉ.

Sans doute, et c'est à deux lieues d'ici que demeure sa jeune fiancée.

JEANNE, *tremblante.*

Sa fiancée!

GERTRUDE, *à part.*

O mon Dieu!

ANDRÉ, *qui voit l'impression que cette nouvelle fait sur sa fille.*

Oui, la fille d'un conseiller au parlement. (*Plus particulièrement à sa fille et à Gertrude, pendant que les Gardes et Petit Jean causent entre eux.*) J'ai appris cela de l'intendant des biens de monsieur de Lignerolles pendant ma tournée. (*Avec une intention marquée.*) Ce mariage était arrêté depuis près d'un an.

JEANNE, *à part.*

Oh! de la force, mon Dieu, de la force pour supporter ce coup affreux!

ANDRÉ, *examinant sa fille avec bonté.*

Me pardonneras-tu maintenant d'avoir été si sévère à ton égard, pauvre enfant? et crois-tu ce que je te disais alors, que ce brûlant amour n'était qu'un passe-temps de jeunes seigneurs? Voilà comme ces messieurs payent l'hospitalité qu'on leur donne; ils viennent troubler la paix d'une honnête famille, tenter la vertu d'une âme innocente, enfin perdre une pauvre fille... A moins que l'expérience d'un père ne soit là pour la sauver de la honte et du désespoir.

JEANNE, *à part.*

Je n'y survivrai pas!

GERTRUDE.

Monsieur, vous vous tenez là sur vos jambes; est-ce que vous ne seriez pas aussi bien là-dedans à parler en vous reposant un peu?

ANDRÉ.

Je crois que tu as raison, Gertrude. (*Aux Gardes.*) Mes amis, la nuit est venue plus vite que je ne croyais, nous causerons plus longuement demain. Mais avant de nous séparer, venez vous rafraîchir.

Il entre à l'intérieur avec les Gardes et Gertrude.

PETIT JEAN, *à Manon, qui va reprendre son vase.*

Veux-tu que j' te le porte?

MANON, *trempant son doigt dans la crème et barbouillant Petit Jean.*

J' veux que' tu me dises s'il est bon, et que tu me laisses tranquille, ou j' rappelle ta marraine.

Elle s'éloigne en riant.

PETIT JEAN.

J' te rattraperai, mauvaise.

Il rentre chez maître André.

SCÈNE XII.

JEANNE, *seule, et se laissant tomber sur le banc en avant du hangar.*

L'ai-je bien entendu? son mariage avec une autre que moi! moi, la mère de son enfant!... Ah! vous aviez raison, mon père, il me trompait! et quand je l'écoutais avec ivresse me parler de son amour, chacune de ses paroles était un mensonge, chacun de ses serments un blasphème!... Et moi... moi qui croyais en lui comme en Dieu mon souverain maître... moi qui tout à l'heure encore essayais de le défendre! « Il est loin de moi, disais-je, il ignore que je souffre! S'il le savait, il serait bientôt ici, à mes pieds, car c'est moi seule qu'il aime! » Et lui pendant ce temps, le cœur plein d'un autre amour... O pauvre Jeanne! pauvre Jeanne! (*elle se lève*) que vais-je devenir? La honte, le mépris de tous, le courroux de mon père, sa malédiction!... Ah! plutôt la mort! Oui, mourir vaut mieux que souffrir tant de maux!... (*S'arrêtant.*) Mais, qu'ai-je dit? mourir! en ai-je le droit? est-ce donc pour moi seule que je suis au monde à présent?... Oh! pardonnez-moi, mon Dieu, si j'ai pu oublier un instant la nouvelle et sainte mission qu'il vous a plu de m'imposer!... (*Se tournant vers le hangar.*) Pardonne-moi, chère et innocente créature; pour toi, pour toi seule je vivrai!... Pauvre enfant que ton père a renié, que mon père à moi maudirait, du moins il te reste ta mère!... Oui, je prendrai mon enfant dans mes bras, j'abandonnerai la maison de mon père avant d'en être chassée... j'irai loin d'ici, l'amour maternel me donnera des forces pour nourrir mon enfant; je servirai, je mendierai!... Oui, pour moi l'exil, le travail, la misère s'il le faut... mais à mon enfant les soins et l'amour de sa mère!...

ANDRÉ, *dehors.*

Jeanne...

JEANNE.

La voix de mon père!

ANDRÉ, *de même.*

Gertrude, vois donc où est ma fille.

JEANNE.

Le voilà !

Elle se cache rapidement le long du hangar.

SCÈNE XIII.

JEANNE, MAITRE ANDRÉ, GARDES.

ANDRÉ.

Bonne nuit, messieurs ; redoublez de surveillance et de zèle, votre avancement est à ce prix. Surtout, Le Borgne, je te renouvelle l'ordre de faire prendre Mathieu partout ou tu le trouveras.

LAURENT.

Oh ! si n'y a que ça qui vous empêche de reposer, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles ; il sera pincé comme je m'appelle Laurent.

ANDRÉ.

Adieu donc, mes enfants ; j'y compte.

TOUS LES GARDES.

Bonsoir, maître André, bonne nuit.

Tous les Gardes s'éloignent, maître André les reconduit et disparaît un moment avec eux ; Jeanne profite de cet instant pour traverser la scène et revenir se placer à peu près devant la porte.

JEANNE.

Oh ! que mon père ne puisse soupçonner...

ANDRÉ, *rentrant, et l'apercevant.*

Ah ! te voilà ! Gertrude t'a dit que je te cherchais ?

JEANNE.

Oui, mon père ; Gertrude m'a dit...

ANDRÉ.

Si tu veux savoir le pourquoi, c'est que franchement la journée commencée à me paraître longue et fatigante, et cependant je ne voulais pas m'aller coucher sans t'avoir dit bonsoir. Embrasse-moi, chère fille.

JEANNE, *lui présentant son front.*

Mon père...

ANDRÉ, *après l'avoir embrassée.*

Je t'ai peut-être encore contrariée tout à l'heure en renouvelant de pénibles souvenirs ; mais il est des fautes, vois-tu, contre lesquelles on ne saurait trop prémunir la jeunesse ; ce sont des fautes qu'on ne doit pas pardonner ; et j'aime mieux affliger quelquefois ma fille que d'avoir un jour à la maudire. Rentrons, Jeanne.

JEANNE, *le suivant, à part, et douloureusement.*

Il l'a dit : on ne doit pas pardonner.

Ils rentrent dans la maison.

SCÈNE XIV.

MATHIEU, *seul ; il avance la tête seulement.*

Bon ! à moi la clairière... v'là les oiseaux couchés... (*Il avance quelques pas.*) Les ex-collègues pataugent par là bas dans les ornières... (*Il regarde la maison de l'inspecteur.*) Maître André doit être disposé à bien taper de l'œil... v'là l'heure... v'là l' moment. (*En avançant vers le hangar.*) Il n'y [a pas en un nez de garde assez fin pour saisir au vol, en passant, le fumet du capucin. (*En entrant dans le hangar.*) Canards de gardes, va !

SCÈNE XV.

MARCEL VERDIER, *puis* MATHIEU, *puis* JEANNE.

Pendant que Mathieu pénètre avec précaution, un homme enveloppé dans son manteau traverse le fond du théâtre en bas de la colline qui se détache sur l'horizon ; au moment où cet homme disparaît, on entend la voix de Mathieu dans le hangar.

MATHIEU.

Ah ! ben, qué que c'est qu' ça ? (*Il revient avec l'enfant de Jeanne dans ses bras.*) En v'là une trouvaille ! On va chercher son lièvre, et l'on trouve son enfant. (*Il le regarde.*) C'est vrai qu' c'est un joufflu d'enfant ; il ne s'est pas seulement réveillé. Ah ça, mais qu'est-ce que c'est donc que la gueuse de mère qu'a pu abandonner son enfant là tout seul ?... Un lièvre passe ! encore j' l'avais pas abandonné, à preuve. (*Il retourne dans le hangar, et rapporte l'animal, qu'il accroche après sa boutonnière.*) Si j'allais aux informations chez maître André... il me demandera ce que j'allais faire dans l'hangar. C'est égal, va, petit, nous allons t'emporter avec nous chez la mère Mathieu... Ma bonne et brave femme qui s' plaint toujours que je la laisse seule, j'espère que je lui en amène de la société... A n' te donnera pas à téter par exemple, parce que des enfants, il n'y en a pas chez nous... Il paraît que c'est pas dans nos cordes... mais a te donnera autre chose. Ah ! mon Dieu, j' crois qu'il ouvre un œil... Chut ! va pas crier... voyons !... Faisez dodo, et vous aurez du bon nanan... là.

Il s'en va en berçant l'enfant dans ses bras ; au moment où il disparaît par le sentier qu'a suivi Verdier, celui-ci rentre en scène sur la colline, qu'il traverse d'un pas rapide ; le vent fait tomber son chapeau. Mathieu, qui a reparu presque sur ses pas, ramasse le chapeau et suit de loin Verdier, à qui il fait inutilement signe de s'arrêter. A l'avant-scène, la porte de la maison d'André s'ouvre.

JEANNE, *sortant avec précaution.*

Mon père demain trouvera la lettre que je viens de déposer sur son bureau... puisse-t-il croire que je suis morte ! (*Elle va droit au hangar, elle pousse un grand cri et reparaît hors du hangar, un berceau d'enfant à la main.*) Mon enfant !... mon enf.....

La voix lui manque, elle fait quelques pas, et vient tomber, suffoquée et privée de sentiment, devant la maison. Gertrude, un bougeoir à la main, paraît à la porte, faisant un geste d'effroi, et Petit Jean se montre à la fenêtre, passant seulement la tête et le canon de son fusil. Le rideau tombe quand Jeanne tombe par terre.

ACTE DEUXIEME.

Une salle chez maître André.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETIT JEAN, MANON.

Au lever du rideau, Petit Jean, l'oreille collée contre une porte à droite, paraît écouter avec attention ce qui se passe dans l'intérieur de la chambre. Manon, en camisole de nuit, un bougeoir à la main, paraît sur l'escalier qui conduit à sa chambre.

PETIT JEAN, *à lui-même.*

Rien!... j'entends toujours rien... Est-ce qu'elle ne reviendrait pas à elle?

MANON, *qui est arrivée tout doucement jusque près de lui.*

Qui ça?

PETIT JEAN, *se retournant.*

Tiens, c'est toi, Manon!... tu viens comme ça écouter les gens par dessus leur épaule!

MANON.

Et toi qui les écoutes à travers les portes.

PETIT JEAN, *la regardant.*

Ah ça, comment qu' t'es arrangée donc?... t'es sans camisole... j' t'avais jamais vue, moi, sans camisole... Est-elle drôlette comme ça!... j' te trouve encore plus avenante qu'à l'ordinaire.

MANON.

C'est bon, bavard, y s'agit pas d' moi... Qué qu' t'écoute là à la porte de mamselle Jeanne?

PETIT JEAN.

Moi! j'écoute rien... car j'entends rien...

MANON.

Mais enfin, y a quéque chose; v'là une heure qu'on va et vient dans la maison, que j' t'ai entendu descendre de ta chambre, et puis tout bas parler avec ta marraine, et puis qu'elle t'a dit de remonter te coucher, et que t'as fait semblant d'y monter, et que dix minutes après t'es redescendu; t'avais beau marcher à pas de loup, j'ai entendu crier ta porte, et je me suis dit: Y a quéque chose d'extraordinaire... on va empêcher l' bourgeois de dormir!

PETIT JEAN.

Ah! l' voyage l'a fatigué; il dort bien, heureusement.

MANON.

Pourquoi heureusement?... Il se fâcherait donc?... (*Le poussant.*) Mais parle donc, animal!... Qu'il en a tant à vous conter quand on n' lui demande rien, et puis qu'il n' sait plus rien dire quand on veut l' faire parler!... Est-ce que t'aurais des secrets pour moi, par hasard?... est-ce que tu ne dois pas tout me dire?

PETIT JEAN.

Des secrets pour toi, ma grosse Manette!... toi que j'aime, toi que...

Il s'approche d'elle.

MANON, *le poussant.*

Ah! c'est bon, pas d' gestes... J' t'ai demandé qui ça, elle?

PETIT JEAN.

Pardine, mamselle Jeanne.

MANON.

Et pourquoi qu' c'est heureux que l' bourgeois dort bien?

PETIT JEAN.

Parc' que mamselle Jeanne se trouve mal.

MANON.

Et tu n' me l' dis pas!... Qu'est-ce qu'elle a?

PETIT JEAN.

Elle a que cette nuit, malgré le retour du papa, il paraît qu'elle a continué sa promenade comme d'habitude; moi, j' m'avais mis aux aguets, comme d'habitude aussi; v'là qu' j'ai entendu un grand cri... c'était mamselle Jeanne qu'était tombée d' tout son long devant la porte... j'ai dégringolé l'escalier quatre à quatre, j'ai aidé ma marraine à la porter sur son lit, et puis, ma marraine a dit qu' c'était rien, que j' m'aille coucher, et puis j'ai fait semblant, et puis me v'là.

MANON.

Et tu ne sais pas si elle va mieux?

PETIT JEAN, *se penchant vers la porte.*

Non, j' sais rien... c'est pour ça qu' j'écoute.

La porte s'ouvre, Gertrude paraît, une lumière à la main.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Comment, curieux, c'est encore toi! tu n'es pas couché!... Et vous, mam'selle, qu'est-ce que vous faites là, seule, avec un vaurien, au milieu de la nuit?

MANON.

Dame Gertrude, c'est qu' j'ai entendu dire que mamselle Jeanne...

GERTRUDE.

Qu'est-c' qu'elle a fait mamselle Jeanne?...

MANON.

Elle était indisposée.

GERTRUDE.

C'est e' qui vous trompe, elle va très-bien.

PETIT JEAN.

Elle va bien ?... ah ! tant mieux, elle est revenue d' son *épanouissement*.

GERTRUDE.

Oui. (*A part.*) Toujours le même état d'immobilité; qui peut avoir causé cette horrible secousse ?... Et l'enfant, je n'ai pu encore m'inquiéter pour lui d'un autre gîte, il faut secourir la mère, et puis, j'éveillerais des soupçons.

PETIT JEAN.

Ainsi, marraine, vous n'avez pas besoin d' moi pour vous aider ?

GERTRUDE.

Ni de toi, ni de personne; va dormir, et que je n'entende plus bouger; vous finirez par faire tant de bruit, que vous éveillerez maître André.

PETIT JEAN.

Ah ! j' comprends... y n' faut pas qu'il sache...

GERTRUDE.

Qu'il sache quoi ?... Est-ce qu'il y a quelque chose à cacher ici ?

PETIT JEAN.

Dam, j' sais pas, marraine.

GERTRUDE.

Comment tu n' sais pas ?... Du moment que j' te l' dis, est-ce que ça ne doit pas te suffire ?

PETIT JEAN.

Oui, marraine.

GERTRUDE.

C'est-à-dire que tu reviens encore à tes inventions, à ce bavardage de ce matin; faut toujours que tu t' mêles de ce qui ne te regarde pas. Je te l'ai dit, Petit Jean, tu te feras secouer les oreilles.

ANDRÉ, *dans la chambre à gauche.*

Gertrude !

MANON.

Oh ! le bourgeois !

GERTRUDE, *à part.*

Dieu ! s'il a entendu !

MANON, *à part.*

Ça va s' gâter !

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *paraissant à la porte de sa chambre.*

Gertrude !... (*Il s'arrête en l'apercevant.*) Comment ! tout le monde debout... Et Jeanne ?

GERTRUDE, *vivement.*

Elle dort.

ANDRÉ.

Elle est bien heureuse de pouvoir dormir avec un sabbat pareil; ça n'est pourtant pas l'envie qui me manquait... mais voilà un quart d'heure que vous disputez de manière à réveiller un mort. (*Passant à droite.*) Il n'est pas possible que Jeanne...

GERTRUDE, *l'arrêtant.*

Maître, je sors d'auprès d'elle...

ANDRÉ.

Eh bien ?

GERTRUDE, *tremblante.*

Eh bien, je vous l'ai dit, elle dort.

ANDRÉ.

Vraiment !-(*Allant à la porte qu'il ouvre.*) Oh ! je veux m'assurer... (*Appelant.*) Jeanne ! (*Silence.*) C'est vrai, elle ne m'entend pas.

GERTRUDE, *à part.*

Toujours évanouie !

ANDRÉ.

Enfin, Gertrude, m'expliquerez-vous pourquoi vous êtes tous encore *levés* ?

GERTRUDE.

Maître, c'est que...

PETIT JEAN.

J' vas vous conter ça moi, bourgeois.

GERTRUDE, *à part.*

Que va-t-il dire ?

ANDRÉ, *avec impatience.*

Parle donc, j'attends.

MANON, *bas, le pinçant.*

Tais-toi, bavard.

PETIT JEAN, *avec un cri.*

Oh !

ANDRÉ.

Qu'as-tu ?

Violent coup de sonnette dehors.

PETIT JEAN.

Rien, bourgeois, rien... c'est que... c'est la sonnette qui a sonné...

ANDRÉ.

Mais tu as crié avant.

PETIT JEAN.

Fait' excuse, bourgeois, c'est qu'on a sonné après.

Nouveau coup de sonnette.

ANDRÉ.

Au milieu de la nuit, qui peut venir ?

GERTRUDE.

Il faut voir.

ANDRÉ, *à Petit Jean.*

Allons, dépêche-toi et reviens vite.

Petit Jean sort.

GERTRUDE, *écoutant à la porte de Jeanne.*

Pas signe d'existence !

MANON, *à elle-même.*

Je n' suis pas curieuse, mais j' veux voir c' que c'est.

Elle va au fond.

ANDRÉ, *à part.*

Est-ce que je me trompe ?... je trouve à tout ce monde-là un air singulier; on est debout à l'heure où on devrait dormir; et quand j'interroge pour savoir à quoi m'en tenir, c'est à peine...

PETIT JEAN, *rentrant.*

Maître, c'est quéqu'un qui a sonné... un monsieur et une dame.

ANDRÉ.

Que veut-on?

PETIT JEAN.

Maître, on veut entrer, si ça vous convient; mais si ça ne vous convient pas, on le vondrait tout d' même, parce que...

ANDRÉ.

Imbécile!

PETIT JEAN.

Parce que la voiture de monsieur le président de Viormes et de madame de Nanteuil sa fille...

ANDRÉ.

Monsieur de Viormes, madame de Nanteuil... Et tu n'as pss encore fait entrer?

PETIT JEAN.

Au contraire, maître, ils me suivent.

Il remonte à la porte, qu'il ouvre.

ANDRÉ.

Monsieur de Viormes, mon protecteur... lui à qui je dois la place que j'occupe!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, Mme DE NANTEUIL.

ANDRÉ, *allant au devant d'eux.*

Vous ici, monsieur le président, et vous aussi, madame!

LE PRÉSIDENT.

Pardon, mon ami, de vous déranger si tard... mais en nous rendant de Versailles à Paris, une roue de ma voiture s'est brisée, et nons avons versé à l'entrée du bois.

ANDRÉ.

Vous n'êtes pas blessé?

LE PRÉSIDENT.

Non, fort heureusement.

GERTRUDE.

Et madame de Nanteuil?

Mme DE NANTEUIL.

Merci, bonne Gertrude; je n'ai pas eu d'autre mal qu'un moment de frayeur, et il ne me reste de tout cela qu'un peu de fatigue.

ANDRÉ, *offrant un fauteuil.*

Mais daignez donc vous asseoir, madame. Allons done, vous autres, un siége à monsieur le président... Gertrude, apporte des rafraîchissements.

LE PRÉSIDENT.

Non, non; nons nous sommes mis en ronte en sortant de souper, nous ne prendrons rien; tout ce que nous sommes venus vons demander, c'est l'hospitalité pour le reste de la nuit.

Il s'assied.

ANDRÉ.

Disposez de moi, de mes gens, de ma maison; tout ce qui est ici ne vous appartient-il pas, monsieur le président?

GERTRUDE.

Allons, Manon, va préparer un lit dans la chambre verte.

MANON.

Oui, madame Gertrude.

Elle monte l'escalier.

GERTRUDE.

Dans quelques minutes la chambre de monsieur le président sera prête. (*A part.*) Et Jeanne, là, sans secours!

Elle sort par la seconde porte à droite.

LE PRÉSIDENT, *à André.*

Notre voiture, n'est-ce pas, pourra être d'ici à quelques heures en état de marcher?

ANDRÉ.

On va s'en occuper à l'instant... Petit Jean, prends avec toi le cocher de monsieur le président, et allez ensemble jusqu'à Saint-Cloud; vous éveillerez Langevin le charron.

PETIT JEAN.

Oui, not' maître.

Il sort par le fond.

LE PRÉSIDENT.

En vérité, je suis confus de tout mettre en désarroi chez vous, à cette heure de nuit; mais c'est qu'aussi jamais accident n'arriva plus mal à propos.

ANDRÉ.

Les affaires de monsieur le président ne souffrent guère de retard.

LE PRÉSIDENT.

Ce n'est pas cela seulement, car les séances de justice criminelle, que je dois présider, ne s'onvrent que dans trois jours; mais nous avons affaire à Versailles pour le retour de mon gendre.

ANDRÉ.

Quoi! le brave monsieur de Nanteuil...

LE PRÉSIDENT.

Après avoir tenu la mer pendant dix-huit mois, sous le commandement de monsieur de Grasse, il vient d'entrer en rade à Dunkerque avec toute l'escadre.

ANDRÉ.

Je comprends votre impatience, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Et surtout celle de ma fille; Julie n'est pas encore d'âge à s'accommoder du veuvage, et une solitude de dix-huit mois c'est bien long... je dis solitude, car elle n'a pas même la société habituelle d'une jeune épouse, elle n'a pas d'enfants.

Mme DE NANTEUIL, *vivement.*

Mon père...

LE PRÉSIDENT.

Ah! tu sais que c'est un de mes chagrins qu'on ne m'ait pas encore fait grand-papa.

Mme DE NANTEUIL, *s'efforçant de sourire.*

Mais il me semble que jusqu'ici nous avons beaucoup parlé à maître André de ce qui nous touche et fort peu de ce qui l'intéresse.

ANDRÉ, *s'inclinant.*

Madame...

Mme DE NANTEUIL.

Et votre fille, ma bonne Jeanne, nous ne la voyons pas; serait-elle malade?

ANDRÉ.

Madame est trop bonne; Jeanne est bien portante, sa chambre est toujours là... Si madame le désire...

Mme DE NANTEUIL.

Elle dort sans doute... ne l'éveillez pas.

ANDRÉ.

Oh! elle me remercierа; elle aime tant madame!

Il va pour ouvrir la porte, Gertrude entre.

GERTRUDE.

Tout est prêt dans la chambre de monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Voilà qui répond à tout, mon cher André; n'éveillez personne, et conduisez-moi.

ANDRÉ.

Gertrude, vois donc si Manon n'a pas fini dans la chambre de madame.

Gertrude monte l'escalier.

LE PRÉSIDENT, *à sa fille.*

Bonsoir, Julie; va te reposer; l'accident de cette nuit t'a donné l'air souffrant; songe donc que Nanteuil arrive, tâche d'avoir meilleur visage pour le recevoir.

Il la baise au front et s'éloigne par la droite avec André.

SCÈNE V.

Mme DE NANTEUIL, *seule.*

Le recevoir!... (*Moment de silence.*) Commencer une existence de mystère et de mensonge; ce n'est plus seulement aux regards d'un père, c'est à l'œil d'un époux qu'il faut échapper. (*Nouveau silence.*) Marcel a reçu ma lettre, il aura deviné mes angoisses, il aura pris les précautions nécessaires pour me sauver de la honte... Oh! la honte! j'aimerais mieux la mort!

GERTRUDE, *sur l'escalier.*

Quand madame voudra monter, tout est prêt.

Mme DE NANTEUIL.

Tout de suite, ma bonne Gertrude.

Elle monte, Manon paraît en haut de l'escalier, éclairant Mme de Nanteuil, qui la suit. Gertrude descend.

GERTRUDE.

Et ma pauvre Jeanne, que devient-elle?... Je suis seule, profitons de ce moment... Ciel! le père!

ANDRÉ, *à la cantonade.*

Bonne nuit, monsieur le président. (*Apercevant Gertrude.*) Encore ici, Gertrude!... Madame de Nanteuil doit être couchée!

GERTRUDE.

Elle monte à l'instant.

ANDRÉ.

Eh bien, dépêche-toi de faire de même; bonsoir.

GERTRUDE.

Bonsoir, maître. (*A part.*) Non, je ne pourrais pas dormir avec cette inquiétude... je reviendrai!

Elle monte l'escalier et sort.

SCÈNE VI.

ANDRÉ, *seul.*

Enfin tout le monde est casé. (*Il s'arrête au milieu du théâtre et prête l'oreille d droite.*) Au milieu de tout ce bruit Jeanne ne s'est pourtant pas réveillée... Tant mieux!... Je lui ai trouvé à mon retour la figure un peu fatiguée... ce n'était plus ce frais visage d'il y a six mois, (*indiquant un dessin pendu au mur au dessus de son bureau à gauche*) tel que je le retrouve sur ce portrait. (*Tout en parlant, il s'est approché du bureau, sur lequel ses yeux se portent; en se penchant vers le portrait il aperçoit une lettre.*) Une lettre!... je ne l'avais pas vue. (*Il la prend et lit la suscription.*) « Pour mon père. » L'écriture de Jeanne! Que veut dire ceci?... Une lettre à son père, quand elle est là, près de lui. (*Il la parcourt.*) Des adieux... elle partir!... et pourquoi? (*Reprenant la lettre.*) Séduite! déshonorée!... mère!... Est-ce possible?... Mais quel est donc l'infâme?... (*Reportant les yeux sur la lettre.*) Jules de Lignerolles!... « Quand vous m'avez » avertie, mon père, déjà il était trop tard!... » Oh! honte! infamie sur moi!... Jeanne, ma fille déshonorée! est-il possible grand Dieu? (*Avec un cri.*) Elle est partie, partie pour rejoindre le misérable!... Oh! je les trouverai! je me vengerai! Malheur à lui! malheur à elle!

SCÈNE VII.

ANDRÉ, JEANNE.

Pendant les dernières paroles d'André, la porte de la chambre à droite s'est ouverte; Jeanne paraît chancelante, pâle, l'œil égaré, comme quelqu'un qui revient d'un long évanouissement.

JEANNE.

Vous m'appelez, mon père?

ANDRÉ, *stupéfait.*

Vous, vous ici!

JEANNE.

J'ai entendu votre voix.

ANDRÉ.

Et tu n'as pas craint d'y répondre?... et tu ne crains pas de te trouver face à face avec ton père, avec ton juge?

JEANNE, *avec terreur et comme se souvenant.*

Ah ! vous m'épouvantez !

Elle tombe à genoux.

ANDRÉ, *lui présentant la lettre.*

Est-ce vous qui avez écrit cette lettre ?

JEANNE.

C'est moi.

ANDRÉ.

Tout ce que dit cette lettre est-il vrai ?

JEANNE.

Tout.

ANDRÉ.

Quoi, tout cela n'est pas un rêve affreux ? quoi, ce déshonneur écrit là, c'est le tien, c'est le nôtre ? et tu vis encore !

Il va détacher son fusil pendu à la muraille et la couche en joue en ce moment, Gertrude, qui vient de paraître sur l'escalier, pousse un cri; le Président, qui est entré aussi, se jette au devant d'André et lui arrache son fusil ; Mme de Nanteuil arrive également avec Gertrude.

GERTRUDE.

Grâce, maître, grâce !

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez, André ! qu'allez-vous faire ?

JEANNE, *à genoux.*

Tuez-moi, mon père... j'aime mieux la mort que votre haine.

ANDRÉ, *qui est tombé assis, dit avec effort et d'une voix étouffée.*

Taisez-vous, taisez-vous !

JEANNE.

Ou la mort, ou votre pardon, mon père !

ANDRÉ, *de même.*

Plus de père ici !... Retirez-vous, retirez-vous !

LE PRÉSIDENT.

Allons, Jeanne, rentrez dans votre chambre... Gertrude, ma fille, emmenez-la.

Mme DE NANTEUIL, *bas, à Gertrude qui emmène Jeanne.*

Bonne Gertrude, que s'est-il donc passé ?

GERTRUDE.

Hélas ! madame, vous saurez tout, mais nous sommes bien malheureuses !

Elles rentrent toutes deux dans la chambre de Jeanne.

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Eh ! quoi, maître, vous, un instrument de mort à la main !... prêt à commettre un meurtre... un meurtre sur la personne de votre fille !...

ANDRÉ, *lui présentant la lettre.*

Lisez !... (*Pendant que le Président lit.*) Et dites-moi si elle est encore digne de vivre... si elle mérite le nom de fille ?

LE PRÉSIDENT, *qui a lu.*

Allons, maître, du courage.

ANDRÉ.

Je n'ai pas de courage contre le déshonneur.

LE PRÉSIDENT.

Un peu d'indulgence.

ANDRÉ.

Pas d'indulgence pour la fille criminelle.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute la faute est grande; mais qui de nous n'a pas eu besoin de pardon ?

ANDRÉ.

Lui pardonner ! jamais ! jamais !

LE PRÉSIDENT.

Que voulez-vous donc qu'elle devienne ?

ANDRÉ.

Qu'elle parte ! qu'elle s'en aille loin, bien loin d'ici, et comme elle l'écrit, que je n'entende plus parler ni d'elle ni...

LE PRÉSIDENT.

Ni de son enfant ?

ANDRÉ.

Cet enfant est le fruit de la honte et du crime.

LE PRÉSIDENT.

Mais il est innocent de la faute de sa mère; et d'ailleurs sa mère est votre fille.

ANDRÉ, *sourdement.*

Je n'ai plus de fille !... ma fille est morte !.... Elle le serait si vous n'aviez pas été là pour m'épargner un meurtre...

LE PRÉSIDENT, *avec une sévérité affectueuse.*

Votre égarement oserait-il m'en faire un reproche ?

ANDRÉ, *ému.*

Non, monsieur le président, non, mon bienfaiteur ; (*lui baisant la main avec effusion*) j'embrasse, je bénis la main qui m'a désarmé ! merci à vous qui m'avez empêché de verser le sang..... le sang ne peut rien réparer ! (*Pleurant.*) Sa mort ne me rendrait rien de ce que sa faute me fait perdre... ni mes espérances détruites, ni l'orgueil et la joie de mes vieux ans. Qu'elle vive donc..... mais que Dieu m'accorde de l'oublier... l'oubli, voilà son châtiment ! que rien désormais ne me parle d'elle !... Oui, je l'arracherai de mon cœur; oui, je briserai sa mémoire, j'anéantirai son souvenir, comme je brise, comme j'anéantis son image.

Il arrache le portrait suspendu à la muraille, et le foule aux pieds.

LE PRÉSIDENT, *l'arrêtant.*

Que faites-vous ?... ce portrait...

ANDRÉ.

Ce portrait est l'ouvrage du séducteur, ce portrait a été le premier piége tendu à l'innocence de mon enfant ! c'est pendant ces heures d'étude

que pour la première fois il lui a parlé d'amour! Il voulait, disait-il, nous laisser à tous deux un gage de sa reconnaissance, et il accomplissait l'œuvre de la plus noire perfidie; le lâche!... Et cela se dit gentilhomme!

LE PRÉSIDENT.

Son nom, maître, son nom?

La porte du fond s'ouvre, Jules paraît.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JULES.

JULES, *resté sur le seuil du logis.*

Jules de Lignerolles.

ANDRÉ.

Jules de Lignerolles! que vois-je? lui! devant mes yeux!

Il veut se précipiter sur lui.

LE PRÉSIDENT, *à André, qu'il retient.*

Jules de Lignerolles?

ANDRÉ.

Vous le connaissez?

LE PRÉSIDENT.

Le père de monsieur est un des hommes que j'aime et que j'estime le plus au monde. De grâce, André, contenez-vous. (*A Jules.*) Et vous, monsieur, répondez; est-il vrai que vous vous soyez rendu coupable...

JULES.

D'une grande faute... oui, monsieur le président; mais il est également vrai que je suis ici pour la réparer...

ANDRÉ.

La réparer? mais je sais tout, malheureux, et votre mariage avec une autre...

JULES.

Permettez, maître...

ANDRÉ, *se jetant sur un siége.*

Eh! monsieur...

LE PRÉSIDENT, *le calmant.*

André... (*A Jules.*) Expliquez-vous, monsieur.

JULES.

Cet hymen, je n'avais pas le pouvoir de m'y soustraire; c'était le vœu le plus cher d'une noble et respectable parente, la baronne de Villepreux; à cette condition seulement elle faisait passer dans notre famille des biens immenses dont un refus de moi aurait dépouillé mon père. Voilà, maître, ce que monsieur de Viormes, ici présent, sait être la vérité, et si je sais dire la vérité lors même qu'elle me condamne, croyez que je n'aurai pas recours au mensonge, fût-ce pour me justifier.

ANDRÉ, *avec un doute amer.*

Vous justifier?

JULES.

Je vous l'ai dit, maître, c'est pour cela que je suis ici. Ma noble tante étant malade, elle désira m'avoir près d'elle, et pendant mon absence tout devait se disposer au château de mon père pour que le mariage projeté s'accomplît aussitôt que ma tante pourrait faire le voyage de Lignerolles; mais sa maladie, légère d'abord, s'est prolongée pendant plus de cinq mois: de là mon silence avec Jeanne, dont les lettres ne m'arrivaient pas. Ma noble parente, à qui je n'aurais peut-être jamais osé avouer que le mariage arrêté par elle ferait mon malheur, l'a deviné, elle, dans nos longues causeries; elle a exigé de moi un aveu complet, et en apprenant le sacrifice que j'étais sur le point de faire au respect de la famille, l'excellente femme s'est sentie émue d'un tel attendrissement, que, renonçant à ses rêves de dix années, elle a écrit à monsieur de Lignerolles ce peu de mots dont elle m'a fait porteur.

« Très-cher frère, il faut marier les jeunes gens » un peu pour nous et beaucoup pour eux; je ne » change rien à mes intentions touchant ma for- » tune; mais ce que je change à mes conditions, » c'est que Jules épousera qui il voudra. »

ANDRÉ.

Eh bien!

JULES.

Eh bien, maître, lorsqu'à peine revenu au château de Lignerolles j'ai eu sous les yeux la lettre de Jeanne, la dernière surtout, cette lettre si touchante, qui me racontait à la fois et ses douleurs et sa joie de mère, je suis parti ivre d'impatience. A l'auberge du village où je voulais m'arrêter jusqu'à demain, un garçon qui vous sert m'a fait connaître l'accident survenu à monsieur le président, et je n'ai pu résister au désir de donner un témoin respectable à la réparation que je vous offre en vous disant: Maître André, je suis autorisé par mon père à demander pour moi la main de votre fille.

LE PRÉSIDENT, *vivement et lui tendant la main.*

Bien, jeune homme, bien! vous êtes le digne fils du plus estimable de mes amis.

ANDRÉ, *très-ému.*

L'ai-je bien entendu? l'honneur rendu à ma fille... la joie pour nous tous... Ah! monsieur de Lignerolles, combien vous me rendez heureux!... c'est la Providence qui vous a envoyé ici pour m'épargner bien des regrets.

JULES.

Mais Jeanne, où est-elle?... ne la verrai-je pas?

LE PRÉSIDENT, *allant ouvrir la porte de la chambre de Jeanne.*

Venez, mon enfant, ne craignez plus rien... venez; votre père pardonne!

Il amène Jeanne, que soutiennent Gertrude et Mme de Nanteuil.

JULES.

Et ton époux est à tes pieds.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JEANNE, Mme DE NANTEUIL, GERTRUDE, *puis* MANON.

JEANNE.

Que vois-je ! Jules ici... près de moi ! et mon père... mon père qui me tend les bras... Oh ! mais c'est un rêve.

ANDRÉ.

Non, ma fille, non; ton père a pardonné.

Il la reçoit dans ses bras et la couvre de baisers.

GERTRUDE.

Quel bonheur !

MANON, *qui a descendu l'escalier.*

Tout le monde est content... ça me fait plaisir, j'ai ben fait d'écouter.

On s'empresse autour de Jeanne.

Mme DE NANTEUIL, *à part.*

Son père peut lui pardonner... tandis que moi...

JEANNE, *assise au milieu de tous et dans l'ivresse.*

Oh ! mais c'est à devenir folle !... Je ne me souviens plus... j'entends à peine, je vous vois, je vous sens là, près de moi, et je ne sais si je dois en croire mes yeux, ma raison et mes sens étonnés.

JULES.

Oui, chère Jeanne, tout cela est réel... c'est ton époux.

ANDRÉ.

Ton père.

LE PRÉSIDENT.

Vos amis.

GERTRUDE.

Tous ceux qui t'aiment.

JULES.

Tous ceux que tu dois aimer; tous, excepté un seul... celui que je n'ai pas encore vu... notre enfant !

JEANNE, *interdite et comme cherchant à se souvenir.*

Notre enfant !

ANDRÉ.

Où est-il ?

GERTRUDE.

Je cours le chercher.

JEANNE, *vivement.*

Arrête... (*Avec égarement.*) Ah ! je me souviens à présent, tout est réel, tout; vous me demandez mon enfant ?

TOUS.

Eh bien ?

JEANNE, *avec désespoir.*

Eh bien, je ne l'ai plus.

TOUS.

Que dit-elle?

GERTRUDE.

Mais, Jeanne, tu as donc oublié? nous l'avons caché; je vais te le chercher le pauvre innocent!

JEANNE, *l'arrêtant.*

N'y va pas... il n'y est plus!... j'y suis allée.

GERTRUDE.

Toi ?

JEANNE, *avec larmes.*

Cette nuit... seule quand tu dormais... j'y suis allée, te dis-je... tu ne le trouverais pas !... ô malheureuse mère !...

Elle pleure.

LE PRÉSIDENT.

Que signifie...

JULES.

Je ne puis comprendre...

ANDRÉ.

Gertrude... m'expliqueras-tu ?...

GERTRUDE.

Maître, je ne sais que penser... mais j'avais placé moi-même sous le petit hangar l'enfant soigneusement enveloppé dans son berceau, et j'en suis sûre, je le trouverai.

Elle sort.

MANON, *prenant une lumière.*

J'vas vous éclairer, madame Gertrude.

Elle la suit.

JEANNE.

Jules ! Jules ! pourras-tu me pardonner ?

JULES.

Te pardonner ? mais quoi ? qu'est devenu notre enfant ? serait-il mort ?

JEANNE, *sanglotant.*

Oh !... oui... notre enfant.

TOUS.

Mort !

Cris au dehors de Gertrude et de Manon, puis de Petit Jean.

GERTRUDE ET MANON, *dehors.*

Ah ! mon Dieu !

ANDRÉ.

Qu'y a-t-il ?

PETIT JEAN, *au dehors.*

Qu'est-ce que c'est ? (*Comme quelqu'un qui a failli tomber.*) Allons, bon !

GERTRUDE, *rentrant tout effarée.*

Rien ! plus rien ! l'enfant a disparu.

TOUS.

Disparu?

PETIT JEAN, *entrant.*

Mais éclaire-moi donc, Manon, que j'voie...

Il tient à la main une barcelonnette.

MANON.

Qué que t'as ramassé là ? un berceau ?

PETIT JEAN.

Un berceau vide... en travers sur la grande route... à dix pas de la rivière.

LE PRÉSIDENT.

De la rivière?

JULES, *à Jeanne, abîmée dans les pleurs.*

Jeanne, réponds-nous... ce berceau...

Mme DE NANTEUIL.

Le connais-tu?

GERTRUDE.

C'est celui de son fils.

JEANNE, *l'œil hagard.*

Oui!

JULES.

Mais lui... lui, l'enfant où est-il?

JEANNE, *comme folle.*

Je ne sais pas!

ANDRÉ.

Mais pourtant...

JEANNE, *de même.*

Ne m'en demandez pas davantage... je ne sais pas, vous dis-je... je ne sais pas.

LE PRÉSIDENT.

Quel mystère!

ANDRÉ, *à lui-même.*

O mon Dieu! quelle horrible pensée! cette lettre...

Il a été la reprendre sur le bureau.

JULES, *qui a suivi son mouvement.*

Une lettre?...

ANDRÉ, *vivement.*

Non, non.

Il veut la cacher.

LE PRÉSIDENT.

En effet, cette lettre... Donnez, André, donnez.

ANDRÉ.

O monsieur le président..: vous ne le croyez pas...

Il la donne au Président, qui la lit. Rumeur dehors.

GERTRUDE.

Quel est ce bruit?

MANON, *qui a remonté au fond.*

C'est Laurent, le garde.

PETIT JEAN.

Avec des mariniers du pont.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LAURENT, MARINIERS.

LAURENT.

Pardon, maître André, mais tout à l'heure au petit jour, on vient de lever les filets de Saint-Cloud, et on a trouvé... un enfant mort.

TOUS.

Un enfant!

JEANNE, *se levant.*

Un enfant! ah! laissez-moi... laissez-moi; c'est le mien.

Elle s'est élancée vers la porte, la force lui manque, elle tombe évanouie aux bras de Gertrude et de Manon.

LE PRÉSIDENT, *qui achève tout haut la lecture de la lettre.*

« J'emporte avec moi le fruit de ma faute; mon » père, pardonnez à une fille coupable; personne » n'entendra plus parler d'elle ni de son enfant. »

JULES, *qui a écouté, ainsi que les autres, dit avec désespoir.*

Ah! le malheureuse!

Tous regardent avec une stupeur mêlée d'effroi Jeanne évanouie.

Mme DE NANTEUIL, *à part, à l'avant-scène.*

Une mère! oh! c'est impossible.

ACTE TROISIEME.

Salle d'audience du premier président de Paris, au Châtelet. Verdier, seul, assis devant un bureau à gauche du spectateur, comme un homme qui s'est endormi en écrivant. L'appartement, dont les volets sont fermés, n'est éclairé que par une bougie aux trois quarts consumée. Trémolo d'orchestre.

SCENE PREMIERE.

VERDIER, *rêvant.*

L'enfant! l'enfant! quand vous me direz toujours l'enfant!... (*Après un moment.*) Chut! venez, Julie, là; penchez-vous... encore... voyez au fond de l'eau. (*Ayant l'air de répondre après un silence.*) Comment, ce qu'il a fait?..: Il dort. (*Encore un nouveau silence, puis après un mouvement convulsif exprimé par l'orchestre.*) Et moi, madame, je vous dis que vous êtes folle! (*Il s'éveille brusquement.*) Je suissel... ce n'était qu'un rêve. (*Il se lève.*) Fatal événement dont le souvenir me poursuit jusque dans mon sommeil; le cœur m'en bat encore à me briser la poitrine. Le soleil est levé; je me serai endormi tout à fait au jour... de fatigue. Hier au soir, à mon arrivée de Rambouillet, quand Picard m'a dit que le président et sa fille dînaient à la chancellerie, en attendant leur retour, un mauvais sommeil m'a surpris, et je ne les ai point entendus rentrer. Allons (*il répare sa toilette*), que nulle trace ne reste du désordre de mon esprit (*il souffle la bougie*) et de la nuit que j'ai passée. Je serais perdu si l'on découvrait... Jamais on ne voudrait croire... Pourquoi ai-je cédé à cette malheureuse idée de Julie, de rapprocher l'enfant, afin que des absences moins longues n'éveillassent pas les soupçons de son époux? Comment jamais lui dire : Je m'étais rendu de Rambouillet à Saint-Dampierre pour retirer l'enfant des mains de la nourrice, et, chargé de mon fardeau, j'avais pris la route de Chaville, tout préoccupé de l'em-

barras... du malheur que pourrait causer un jour cette funeste preuve de notre liaison, lorsque le bruit d'une voiture frappe mon oreille... C'était l'équipage de M. de Viormes... Je veux rebrousser chemin, des voix confuses m'arrêtent... Seul, à pareille heure, un enfant sur les bras... Je le cache tout à fait sous mon manteau, je la presse convulsivement sur ma poitrine... Je quitte la route, j'erre à l'aventure, ma tête se perd... la rivière est devant mes yeux éblouis, une horrible fatalité me pousse...(*silence*) et puis je m'en retourne seul prendre mon cheval. Lui dire cela... c'est impossible. (*Il se promène.*) Personne ne m'a vu, la rivière est muette autant que profonde... mais il faut une raison à donner à Julia... laquelle?... (*Mouvement au dehors.*) Quelqu'un vient.

Il se rassied au bureau.

SCÈNE II.

PICARD, VERDIER.

PICARD, *étonné à l'aspect de Verdier.*

Oh! oh! déjà! Je présente le bonjour à monsieur le secrétaire.

VERDIER.

Bonjour, Picard.

PICARD.

Moi qui croyais ranger ici, avant que personne fût debout dans la maison...il paraît que je ne me suis pas levé le premier.

VERDIER.

J'avais besoin de me remettre au pair; les huit jours que j'ai passés à Rambouillet pour les affaires de monsieur le président n'ont pas avancé celles du greffe.

PICARD.

Ah! pendant votre absence, dans la nuit de mercredi, on a fait une découverte qui va donner de l'occupation à la justice.

VERDIER.

Quoi donc?

PICARD.

On a trouvé le cadavre d'un enfant dans les filets de Saint-Cloud.

VERDIER, *à part.*

Les filets de Saint-Cloud!

PICARD.

M. le président avait quitté Paris le même soir pour se rendre à Versailles avec sa fille.

VERDIER.

De façon qu'il n'y a pas encore eu d'enquête?

PICARD.

Au contraire, grâce à la maladresse de son cocher, qui a versé à moitié route, presque devant la maison du garde général, M. le président s'est trouvé tout à point pour recevoir la déposition des mariniers.

VERDIER.

Ah! eh bien, voyons, donne-moi des détails; où en est l'affaire?

PICARD.

Oh! elle ne languira pas; monsieur de Viormes, qui a rebroussé chemin tout de suite, a confié l'instruction aux soins de monsieur le conseiller de Marsy, et vous savez qu'il ne plaisante pas; c'est le plus intègre, mais aussi le plus sévère de nos magistrats; et ce matin même a lieu devant lui la confrontation des témoins et de l'accusée.

VERDIER.

On accuse donc quelqu'un?

PICARD.

On a même une preuve accablante.

VERDIER.

Laquelle?

PICARD.

Je ne sais pas, je n'ai entendu parler de tout ça qu'en l'air.

VERDIER.

Et l'on ne sait pas quelle nature de preuve?

PICARD.

Il était question de je ne sais quel ramassé sur le chemin.

VERDIER, *à part.*

Mon chapeau peut-être.

PICARD.

C'est bien heureux toujours, n'est-ce pas? car jeter à l'eau sans pitié une pauvre petite créature innocente, sans doute pendant qu'elle dormait tranquillement...

VERDIER.

Assez, assez; voyons, Picard, ne bavardez pas tant, et dépêchez-vous de ranger avant que monsieur le président descende.

PICARD, *époussetant.*

Vous avez raison; c'est que ça me retourne, moi; il y a des crimes que l'on comprend, mais celui-là passe toute imagination.

VERDIER, *impatient.*

Avez-vous fini, Picard?

PICARD.

Oui, oui; n' vous fâchez pas; j'ai épousseté partout; je vais dire à monsieur que monsieur le secrétaire est ici.

SCÈNE III.

VERDIER, *seul.*

Une preuve accablante! un objet ramassé sur le chemin... Ce ne peut être que ce chapeau que le vent a emporté, et que, dans l'obscurité, je n'ai pas pu reprendre, ou plutôt que je n'ai pas pris la peine de chercher dans l'agitation où j'étais. (*En haussant les épaules.*) Insensé que je suis! me voilà bâtissant en ima-

gination un échafandage de dangers chimériques. Ce n'est pas le chapeau qui m'accusera, tous les chapeaux se ressemblent ; c'est mon trouble : je me condamnerai moi-même en m'abandonnant à de sottes idées... J'entends du bruit, ce sont eux sans doute... Ils peuvent venir, j'ai repris toute mon assurance.

SCÈNE IV.

Mme DE NANTEUIL, LE PRÉSIDENT, VERDIER, PICARD.

LE PRÉSIDENT.

Bonjour, Verdier.

VERDIER.

J'ai l'honneur de présenter mes respects à monsieur le président, et je prie madame de Nanteuil d'agréer mes hommages.

LE PRÉSIDENT.

Ma fille et moi, nous vous attendions avec la même impatience. Eh bien, voyons qui l'emporte du marquis de Courbeuil ou de moi ?

VERDIER.

Les arbitres ont prononcé en votre faveur; monsieur le marquis est débouté de ses prétentions. (*Il remet des papiers en rouleau au président.*) Voici les pièces.

LE PRÉSIDENT.

Je vous remercie. (*A sa fille.*) Allons, ma chère Julie, je t'ai promis de te laisser la jouissance de cette terre, si je gagnais... Tu pourras en faire les honneurs à ton mari à son arrivée.

VERDIER, *jouant l'étonnement*

Ah ! monsieur de Nanteuil revient?

LE PRÉSIDENT.

Nous l'avons appris pendant votre absence ; mais un ordre du ministre est survenu depuis, qui retient encore mon gendre à son bord.

VERDIER.

Ce n'est pas, m'a-t-on dit, le seul événement grave qui se soit passé durant mon voyage ?

LE PRÉSIDENT.

Ah ! l'on vous a déjà parlé du meurtre de Saint-Cloud? vous savez peut-être que l'accusée ne m'est malheureusement pas indifférente : c'est la fille d'un bien honnête homme, auquel je porte le plus vif intérêt.

VERDIER, *à part.*

C'est une femme.

LE PRÉSIDENT.

Je vais vous envoyer les pièces; examinez-les avant l'arrivée de monsieur le conseiller de Marsy; vous aurez à l'assister aujourd'hui même dans la confrontation et l'interrogatoire des témoins.

VERDIER.

Monsieur le président n'a pas d'autres ordres à me donner ?

LE PRÉSIDENT.

Ah ! j'oubliais... voilà trois jours que je remets Laurent, le garde, qui vient pour me faire je ne sais quel rapport; veuillez lui donner cinq minutes d'audience. (*A Picard.*) Introduis-le. (*Picard sort.*) Allons, Julie, il faut laisser monsieur Verdier.

Mme DE NANTEUIL.

Oui, mon père... deux mots seulement : c'est... au sujet de cette pauvre Jeanne.

LE PRÉSIDENT.

Hâtez-vous ; Verdier n'a pas de temps à perdre.

Il rentre dans son cabinet, tout en feuilletant les papiers que Verdier lui a remis.

SCÈNE V.

Mme DE NANTEUIL, VERDIER.

Mme DE NANTEUIL, *se rapprochant de Verdier et à voix basse.*

Ah ! Marcel, je ne serais pas rentrée avant de vous avoir vu. Eh bien, ce pauvre enfant ?

VERDIER, *à voix sourde.*

Insensée ! plus bas... votre père...

Il indique le cabinet dont la porte est restée ouverte.

Mme DE NANTEUIL, *de même.*

Il est en sûreté ? il n'a pas souffert de la route?

VERDIER, *de même.*

Non, mais, je vous en supplie, de la prudence!

Mme DE NANTEUIL, *de même.*

Le président est tout entier à ses affaires... Mon fils est-il plus près de nous maintenant ?

VERDIER.

Certainement... mais prenez garde.

Mme DE NANTEUIL.

Où l'avez-vous placé ?

VERDIER.

Vous saurez tout cela; mais plus tard, mon Dieu !

Mme DE NANTEUIL.

Pourquoi plus tard ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PICARD, LAURENT.

PICARD, *à la porte.*

Voici Laurent.

VERDIER, *bas et vivement.*

Silence !

Mme DE NANTEUIL, *de même.*

Je ne vous quitte pas.

Picard amène le Garde, qui tient à la main un chapeau, qui n'est pas le sien ; il s'approche de Verdier; celui-ci à l'aspect du chapeau recule.

VERDIER.

Ciel !

Mme DE NANTEUIL, *à Verdier.*

Qu'avez-vous donc?

VERDIER, *s'efforçant de cacher son trouble.*

Moi?... rien... (*bas*) la peur d'être surpris.

Mme DE NANTEUIL, *de même.*

Prenez garde, vous êtes d'une pâleur...

VERDIER, *au Garde.*

Voyons, Laurent, de quoi s'agit-il?

LAURENT.

Ah! c'est heureux qu' vous soyez r'venu, j' trouve à qui parler. Eh ben, nous l'avons trouvé.

VERDIER, *préoccupé.*

Quoi?... ce chapeau?...

LAURENT.

Non, non; ce gredin do braconnier Mathieu.

VERDIER, *cherchant à se remettre.*

Ah! oui... le braconnier.

LAURENT.

Nous l'avons trouvé à table, achevant le râble d'un lièvre tué sur les terres de sa majesté.

VERDIER.

Tu as fait le procès-verbal?... Après?...

LAURENT.

Mieux que ça; nous avons mis la main dessus... pas sur le lièvre, il n'y avait plus que les os... sur le gueusard de braconnier; nous l'avons remis à la maréchaussée, qui, d'après l'ordre du garde général, l'a dirigé sur Paris, et depuis trois jours il doit être en prison.

VERDIER.

Eh bien, s'il est en prison, on le jugera; c'est bien... va.

LAURENT.

C'est bien, oui... Mais c'est pas tout; en quittant sa cabane, il m'a dit qu'il s'appropriait sans trop de remords les lièvres de l'état, parce qu'il en restait toujours assez pour les chefs du domaine; mais qu'il ne s'appropriait pas les effets des particuliers, et qu'en conséquence il me priait de déposer au greffe un chapeau.

VERDIER, *à part.*

Maudit chapeau!

LAURENT, *le lui mettant sous les yeux.*

Un bon chapeau, ma foi, que v'là trois jours que je trimballe; il l'a ramassé sur la route de Saint-Cloud.

VERDIER, *avec indifférence.*

Ah! celui à qui il appartient viendra le réclamer probablement; pose-le là... Tu n'as pas autre chose?

LAURENT.

V'là tout.

VERDIER.

Eh bien, laisse-nous ton procès-verbal, et adieu.

LAURENT.

Vot' serviteur, monsieur Verdier.

Il sort. Verdier reste à regarder Laurent s'éloigner, et Mme de Nanteuil, depuis que le chapeau est déposé sur le bureau, l'examine attentivement.

SCÈNE VII.

VERDIER, Mme DE NANTEUIL.

Mme DE NANTEUIL.

Ce chapeau, c'est le vôtre.

VERDIER, *interdit.*

Le mien?

Mme DE NANTEUIL.

Avec la ganse d'acier que j'y ai attachée moi-même.

VERDIER.

Oui, oui, ne dites rien; il ne faut pas qu'on soupçonne...

Mme DE NANTEUIL.

Qu'êtes-vous donc allé faire sur la route de Saint-Cloud?

VERDIER.

Vous savez bien...

Mme DE NANTEUIL.

Ce n'est pas le chemin de Rambouillet, et ce n'est pas non plus de ce côté qu'était la nourrice.

VERDIER.

Certainement; mais j'ai dû prendre un détour.

Mme DE NANTEUIL.

Pourquoi? pour arriver à la nouvelle retraite que vous avez choisie?

VERDIER.

Précisément; c'était la nuit... je hâtais le pas... un coup de vent a emporté mon chapeau... il me semblait que j'entendais marcher derrière moi... Je n'ai pas osé m'arrêter... la crainte d'être reconnu... vous comprenez...

Mme DE NANTEUIL.

Je ne puis comprendre pourquoi vous ne m'avez pas encore dit...

Voix dans l'antichambre.

VERDIER.

Est-ce possible maintenant? Plus tard, vous dis-je, je vous conterai tout.

Mme DE NANTEUIL.

Marcel, je ne sais ce que vous me direz plus tard; mais en ce moment vous ne me dites pas la vérité.

UNE VOIX *en dehors.*

Mais il y a longtemps que je suis là.

PICARD, *paraissant au fond.*

Eh! mon Dieu! je le sais bien qu'il y a longtemps; mais monsieur le président ne peut vous écouter.

VERDIER.

Qu'est-ce?

PICARD.

Une bonne paysanne que j'avais oubliée.

VERDIER, *vivement.*

Faites entrer.

Mme DE NANTEUIL, *bas.*

Mais Marcel...

VERDIER, *de même.*

Vous voyez l'impossibilité où je suis de vous répondre.

Mme DE NANTEUIL.

Je ne m'éloigne pas, vous me retrouverez ici.

Elle entre dans un cabinet à gauche; Picard rentre du fond, annonçant la mère Mathieu.

PICARD.

Tenez, parlez à monsieur le secrétaire.

VERDIER.

Picard, allez demander à monsieur la président le dossier que j'attends.

Picard entre chez le Président.

SCÈNE VIII.

VERDIER, MÈRE MATHIEU.

VERDIER.

Eh bien, ma brave femme, que voulez-vous?

MÈRE MATHIEU.

V'là c' que c'est, monsieur le président.

VERDIER.

Je suis le secrétaire.

MÈRE MATHIEU.

Oui, monsieur le président, v'là c' que c'est: mon homme m'a apporté, il y a quatre jours, au soir, un petit enfant.

VERDIER.

Un enfant!

MÈRE MATHIEU.

Oui, qu'il avait trouvé, à ce qu'il m'a dit.

VERDIER, *à part.*

Singulière analogie!

MÈRE MATHIEU.

Faut vous dire que nous n'en avons pas, nous, d'enfant; il voulait me faire dn petit marmot une société pendant ses absences; or, v'là mon vieux lui-même qui se trouve, depuis trois jours, dans les mains des forestiers, le pauvre homme!

VERDIER.

Qu'est-ce que c'est que votre homme?

MÈRE MATHIEU.

Eh! pardine, l'ex-garde Mathieu, qu'ils appellent braconnier.

VERDIER.

N'est-ce pas lui qui a trouvé un chapeau?

MÈRE MATHIEU.

Juste!... Faut vous dire que nous jeûnons de temps en temps depuis qu'il n'a plus sa place... et depuis quatre jours toute seule, je n'ai plus de quoi nourrir la société; vous comprenez ça?... pour lors, je venais vous prier, monsieur le président, puisqu'on a mis mon Mathieu en prison, de faire mettre le petit aux Enfants-Trouvés.

VERDIER, *à part.*

Pardieu! c'est mon bon génie qui m'envoie cette paysanne. (*Haut.*) Aux Enfants-Trouvés!... Oh! gardez, gardez cet enfant, ma bonne femme.

MÈRE MATHIEU.

Mais je n' peux pas.

VERDIER.

Ne dites à personne de qui vous le tenez.

MÈRE MATHIEU.

Mais manger!

VERDIER.

Soyez tranquille; vous n'avez pas de quoi le nourrir? (*Il tire sa bourse et la vide dans la main de mère Mathieu.*) Prenez cet argent, je vous en donnerai encore d'autre; rien ne vous manquera pour lui. (*Il va, pendant qu'elle compte son argent, regarder à toutes les portes.*) Personne!

Il va à l'appartement de Mme de Nanteuil.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, Mme DE NANTEUIL.

VERDIER, *à mi-voix.*

Julie, venez, venez... (*Mme de Nanteuil entre.*) Je ne voulais rien vous dire avant qu'on m'apportât des nouvelles; voici la nourrice à qui j'ai confié notre enfant; chez ces braves gens, il est à merveille.

Mme DE NANTEUIL, *joyeuse.*

Ah! laissez-moi lui demander...

VERDIER, *la retenant.*

Y pensez-vous?... compromettre votre nom!... cette femme ne sait rien; contentez-vous d'écouter. (*Il revient à la mère Mathieu.*) Le pauvre petit n'a pas souffert?

MÈRE MATHIEU.

Souffert! ah! par exemple! soyez tranquille, il n'a pas manqué et il ne manquera de rien... surtout à présent.

VERDIER.

Soignez-le comme le vôtre... Le plus profond secret, même sur cette démarche, et vous serez bien récompensée. Adieu, ma bonne femme.

Il la conduit vers la porte.

MÈRE MATHIEU.

Vot' servante, mon bon monsieur; j' vous promets qu'il sera traité comme un prince.

Elle sort.

Mme DE NANTEUIL, *avec entraînement.*

Oh! merci, merci, Marcel! me voilà rassurée... Tout à l'heure encore, j'étais folle sans doute, mais vous ne croiriez pas tout ce que mon inquiétude me faisait imaginer!

VERDIER.

Allons, allons, calmez-vous... on vient.

PICARD, *rentrant.*

Monsieur, voici les pièces.

Mme DE NANTEUIL.

Les pièces!... Pour le procès de cette pauvre fille?... O monsieur Verdier! je la recommande à votre indulgence; elle est innocente... Une mère avoir tué son enfant!... oh! j'en suis sûre, vous direz comme moi, c'est impossible!

VERDIER, *la reconduisant à son appartement.*

Je le pense, madame... (*montrant les papiers*) et j'ai hâte d'en avoir la preuve. (*Une sourde rumeur se fait entendre au dehors. Verdier écoutant.*) Que se passe-t-il?

PICARD.

Ce sont les témoins que j'ai fait entrer dans la salle d'attente; l'accusée vient d'arriver.

Il remonte vers le fond.

VERDIER, *à lui-même.*

Je n'ai pas de temps à perdre pour prendre connaissance des premiers documents relatifs à cette affaire.

Il sort par la gauche.

PICARD.

Voilà monsieur le président.

Le Président entre de la droite; des Soldats paraissent au fond; puis peu après Jeanne.

SCÈNE X.

LE PRÉSIDENT, JEANNE, SOLDATS *au fond.*

LE PRÉSIDENT, *avec bienveillance.*

Approchez, Jeanne; coupable ou innocente, ne tremblez pas devant moi, car vous le savez, vous n'êtes pas devant votre juge.

JEANNE.

Monsieur le président...

LE PRÉSIDENT.

Non, ce n'est pas le président, ce n'est pas le magistrat qui vous interroge, c'est l'ami de votre père qui, avant de vous laisser seule en face de la justice, a voulu vous donner un dernier conseil.

JEANNE.

Oh! parlez, monsieur le président; je le recevrai avec respect et reconnaissance.

LE PRÉSIDENT.

Jeanne, vous êtes accusée d'un grand crime; beaucoup de preuves vous accablent, mais les circonstances qui paraissent avoir accompagné votre faute peuvent, sans en atténuer l'horreur, l'expliquer peut-être, et permettre aux magistrats eux-mêmes de vous plaindre. Eh bien, donc, croyez-moi, rendez les devoirs de la justice moins pénibles et son arrêt moins sévère en avouant la vérité.

JEANNE, *avec simplicité.*

La vérité, monsieur le président, la voilà tout entière... Je suis innocente.

PICARD, *entrant de la gauche.*

Monsieur le conseiller de Marsy.

LE PRÉSIDENT, *à Jeanne.*

Prouvez-le donc, je le désire du fond de l'âme.

Pendant ces dernières paroles, le Conseiller entre de la gauche, suivi de Verdier; le Président salue le Conseiller et se retire.

SCÈNE XI.

JEANNE, LE CONSEILLER, VERDIER, PICARD, SOLDATS.

On apporte au milieu de la scène une table devant laquelle s'assied le Conseiller; Jeanne est debout à gauche, des Soldats sont derrière elle; Verdier vient se placer debout aussi à droite du Conseiller.

VERDIER, *à part.*

Par les premiers interrogatoires, je comprends tout. Oh! qu'il est heureux que je me sois trouvé là pour recevoir la femme du braconnier!

LE CONSEILLER, *qui a pris place.*

Avant de procéder à la confrontation des témoins, je veux adresser encore quelques questions à la prévenue.

JEANNE.

Je suis prête à répondre, monsieur le conseiller.

LE CONSEILLER, *gravement.*

J'espère que la réflexion vous aura fait comprendre que votre intérêt est de répondre avec une entière franchise.

JEANNE.

Je ne sais pas mentir, monsieur.

LE CONSEILLER, *avec une sévérité un peu amère.*

Cependant pour cacher à votre père un amour qu'il condamnait, il a fallu plus d'une fois déguiser la vérité.

JEANNE, *un moment interdite, dit avec résignation.*

C'est juste, monsieur.

LE CONSEILLER.

Répondez : avant l'arrivée de votre père, où aviez-vous mis votre enfant?

JEANNE.

Dans ma chambre, monsieur le conseiller; je l'avais jour et nuit auprès de moi.

LE CONSEILLER.

Tout le monde ignorait votre maternité?

JEANNE.

Oui, monsieur le conseiller, tout le monde, excepté ma bonne Gertrude.

LE CONSEILLER.

Eh bien, Gertrude avait dû prévoir avec vous le cas où, votre père revenant, il faudrait éloigner l'enfant de la maison?

JEANNE.

Oh! bien souvent; mais l'arrivée subite et pres-

que inattendue de mon père, vint rendre inutiles toutes nos précautions, et mon père était déjà presque en vue de la maison lorsque l'idée vint à Gertrude de cacher le petit jusqu'à la nuit sous ce hangar, d'où je ne sais quelle main cruelle l'a dérobé.

LE CONSEILLER.

Vous prétendez toujours qu'on a enlevé votre enfant : ce système n'est pas soutenable : quel intérêt aurait-on eu à le faire ?

JEANNE.

Je me le demande à moi-même.

LE CONSEILLER.

En admettant le rapt, pourquoi n'aurait-on pas enlevé le berceau ?

JEANNE.

Je l'ignore.

LE CONSEILLER.

Je suppose encore qu'on l'eût laissé, on l'eût certainement laissé à la place où vous l'aviez mis ?

JEANNE.

C'est moi qui l'ai sorti du hangar, monsieur le conseiller.

LE CONSEILLER.

Pourquoi ?

JEANNE.

Le poids de la barcelonnette m'avait donné la certitude qu'elle était vide, mais mon cœur ne voulait pas le croire encore, et j'avais besoin du témoignage de mes yeux.

Verdier, pendant cette réponse, met un papier sous la main du Conseiller.

LE CONSEILLER, *après avoir examiné le papier.*

On me présente une lettre, celle que vous adressiez à votre père... elle est claire et forme une preuve accablante. (*Lisant.*) « Oubliez une coupable fille ; vous n'entendrez plus parler ni d'elle » ni de son enfant. » Chacune de ces paroles annonce un projet sinistre.

JEANNE.

J'ai écrit cette lettre, monsieur le conseiller, sans avoir aucune pensée coupable.

LE CONSEILLER.

Qu'aviez-vous donc l'intention de faire ?

JEANNE.

D'aller loin, bien loin, demander de l'ouvrage, ou me mettre en service pour élever mon enfant.

LE CONSEILLER.

Et vous partiez ainsi pour un long voyage, sans hardes, sans argent ?... cela est-il probable ?

JEANNE.

J'avais la tête perdue, monsieur le conseiller, j'étais folle.

LE CONSEILLER.

N'est-il pas plus naturel de croire que, la tête perdue, comme vous le dites vous-même, l'idée d'une mort commune vous est apparue comme la fin de tous vos maux pour vous et pour votre enfant ?... Le premier crime, vous avez pu l'accomplir ; mais au moment d'exécuter le second, la force vous a manqué...

VERDIER.

C'est évident... l'instinct si naturel de la conservation.

JEANNE, *avec élan.*

Oh ! non, monsieur, non... une mère se tuerait peut-être, mais tuer son enfant, jamais !

VERDIER, *froidement.*

Une femme, une mère, comme vous dites, à laquelle on mettrait un poignard à la main, reculerait d'horreur à l'idée d'égorger son enfant ; mais dans la solitude, un crime inaperçu qui s'exécute sans bruit, qui ne laisse pas de traces, qu'on se croit sûre de couvrir du voile de l'impunité...

JEANNE, *emportée.*

Ah ! monsieur, parler avec tant de sang-froid d'un crime aussi révoltant, c'est laisser croire qu'on pourrait le commettre.

VERDIER, *avec colère.*

Comment !

LE CONSEILLER, *sévèrement.*

Jeanne, vous oubliez...

JEANNE.

Pardon, monsieur le conseiller, pardon... j'ai eu tort.

Elle tombe assise sur son tabouret et pleure.

LE CONSEILLER, *à Picard.*

Qu'on fasse entrer les témoins.

Picard entre à droite, et introduit Gertrude, Petit Jean et Manon. Verdier vient prendre place à une autre table placée à la gauche de Jeanne. André, à l'autre extrémité à droite, est assis la tête cachée dans ses mains. Petit Jean et Manon se placent au second plan, entre André et la table du conseil ; Gertrude s'avance à gauche du Conseiller, jusqu'à Jeanne, qui pleure.

SCÈNE XII.

ANDRÉ, PETIT JEAN, MANON, LE CONSEILLER, GERTRUDE, JEANNE, VERDIER.

PETIT JEAN, *bas, à Manon.*

Crédié, crédié, Manon, je suis pas à mon aise devant la justice.

MANON, *de même.*

Fais comme moi, j'ai pas peur d'eux ; ils sont trop laids. (*Regardant Verdier, qui se trouve encore près d'elle.*) Oh ! celui-là, surtout.

GERTRUDE, *entrant vivement sur la fin de la musique.*

Jeanne, mon enfant, je te revois.

JEANNE, *lui sautant au cou.*

Ah ! te voilà... te voilà, ma bonne Gertrude, ma seconde mère... Oh ! dis-leur que je n'ai pas commis le crime affreux dont on m'accuse !

GERTRUDE.

Oui, certes, monsieur le juge, je crois à l'innocence de Jeanne, autant qu'à votre justice !

JEANNE.

Ah ! ma pauvre amie, que ta conviction me fait de bien!

VERDIER.

N'est-il pas convenable, monsieur le conseiller, qu'après ce premier épanchement le témoin soit séparée de l'accusée? (*Le Conseiller fait un signe affirmatif.*) Gardes !

Deux Soldats séparent Jeanne de Gertrude, qu'ils réunissent de l'autre côté à Manon et à Petit Jean.

JEANNE, *pendant ce temps.*

Nous séparer !

LE CONSEILLER.

La loi le veut ainsi. Témoin Gertrude, vous aviez, à ce qu'il paraît, toute la confiance de l'accusée?

GERTRUDE.

Oh ! sa confiance tout entière, monsieur le juge.

LE CONSEILLER.

Vous fit-elle part de son projet de quitter la maison paternelle?

GERTRUDE, *étonnée.*

Quitter la maison paternelle !

LE CONSEILLER.

Pour aller loin du pays se mettre en service?

GERTRUDE.

En service !... elle !

JEANNE, *se levant.*

Pardon, monsieur le juge...

VERDIER, *l'arrêtant.*

Silence!

LE CONSEILLER, *à Gertrude.*

Vous paraissez n'avoir jamais rien su de ce projet?

GERTRUDE.

Jamais rien... monsieur.

LE CONSEILLER, *à Jeanne.*

Eh bien, jeune fille, est-il croyable que si vous aviez réellement formé une semblable résolution, vous n'en auriez pas dit un mot à votre confidente de tous les jours, de tous les instants? Votre silence à l'égard de votre nourrice est encore une preuve de votre crime, et sa déposition vous condamne, comme celle de tous les autres témoins.

VERDIER.

En effet, écoutez le nommé Petit Jean.

PETIT JEAN, *vivement.*

Qui ça, moi?... Je n' parle pas.

MANON, *bas.*

Comment, tu n'parles pas?... mais t'es ici pour ça.

PETIT JEAN.

Au fait, qu'on m' fasse faire mes dépositions.

VERDIER, *donnant un papier au Conseiller.*

Voici les premières.

GERTRUDE, *à Petit Jean.*

Prends bien garde.

LE CONSEILLER, *à Petit Jean.*

Vous avez déclaré lorsqu'on était venu annoncer chez maître André qu'on avait trouvé dans les filets de Saint-Cloud le corps d'un enfant mort, que vous aviez entendu l'accusée s'écrier très-distinctement : C'est le mien !?

PETIT JEAN.

Comment ! j'ai déclaré... eh ben, en v'là une bêtise !

MANON.

Et une pommée !

PETIT JEAN.

C'est le mien !... D'abord je n'ai pas d'enfants... j'ai voulu dire seulement... (*Bas, à Gertrude.*) Marraine, qu'est-ce que vous m'avez dit que j'ai voulu dire?

VERDIER.

Assez, témoin, assez !

MANON, *se levant.*

Eh ben, et moi, vous ne m'interrogez pas?... Si j'ai demandé à comparaître c'est pas pour vous r'garder l' blanc des yeux.

VERDIER.

Qu'est-ce que vous avez à dire?

MANON.

J'ai à dire que je n'ai rien vu, rien entendu, et que mamselle Jeanne est un cœur d'or.

VERDIER.

Vous n'avez pas d'autre déposition?

MANON.

Si, si, j' dépose comme mam' Gertrude et dans l' même sens, mettez ça... dans le même sens.

VERDIER.

Asseyez-vous.

MANON.

J' suis pas fatiguée.

Sur un geste impératif, elle s'assied avec humeur.

VERDIER.

Vous voyez, monsieur le conseiller, qu'il y a connivence entre eux pour sauver cette jeune fille; mais je rappellerai à l'accusée, dans son intérêt, que si en présence des faits elle s'obstinait à ne pas avouer, ce serait peut-être forcer la justice à employer des moyens qui répugnent au cœur des magistrats.

JEANNE, *effrayée.*

Que voulez-vous dire, monsieur?

Jules paraît à droite, amené par le président.

LE CONSEILLER.

Prenez garde, jeune fille, c'est une affreuse chose que la torture !

TOUS.

La torture !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JULES, LE PRÉSIDENT.

JULES.

La torture !... Ah ! j'arrive donc bien à temps !

JEANNE, *heureuse, à part.*

Jules ! j'étais sûre de le revoir !

JULES, *au Conseiller, tirant un papier de son sein.*

Voici une permission de monseigneur le grand chancelier, qui m'autorise à interrompre tout commencement d'enquête, pour m'entretenir quelques instants avec mademoiselle, sans témoins.

VERDIER, *à part.*

O ciel !

LE CONSEILLER.

Mais je ne sais, monsieur, si les formes de la justice...

LE PRÉSIDENT.

Rassurez-vous, monsieur le conseiller ; la justice ne sera point entravée, mais l'autorisation de monseigneur est précise et ne permet pas d'observations. Je pense que notre devoir est de faire retirer les témoins, et de laisser monsieur de Ligneroles avec la prévenue.

Pendant que tout le monde s'éloigne, maître André semble combattre le désir qu'il aurait de parler à Jules.

GERTRUDE, *qui a deviné l'intention de son maître, prenant la main du jeune homme.*

Monsieur Jules, sauvez-la !

JULES, *à Gertrude.*

Oui, Gertrude, nous la sauverons.

MANON.

J'ai espoir, Petit Jean ; sais-tu pourquoi ?

PETIT JEAN.

Pourquoi ?

MANON, *montrant Verdier.*

C'est qu'il a l'air vexé ce ebafoin-là.

Tout le monde s'éloigne.

SCÈNE XIX.

JULES, JEANNE.

JEANNE.

Enfin, vous voilà, Jules ; les heures me paraissaient bien longues, car je vous attendais.

JULES, *l'interrompant.*

Ne perdons pas un temps précieux : écoutez-moi, Jeanne ; j'assiége depuis trois jours l'hôtel de la chancellerie, pour arriver jusqu'au chef de la justice ; grâce au ciel, le but de ma démarche a été atteint ; le procès n'aura pas lieu.

JEANNE.

Oh ! je serais libre !...

JULES.

Pas encore..... On va vous reconduire en prison...

JEANNE, *avec effroi.*

En prison !

JULES.

Mais jusqu'à ce soir seulement. A la nuit, une personne de confiance, munie d'un ordre du grand chancelier, viendra vous prendre ; une chaise de poste vous conduira vous et votre guide jusqu'au Hâvre : là, le commandant d'un navire de commerce, chargé pour la Havane, vous recevra sur son bord jusqu'à destination, et vous descendrez chez d'honnêtes personnes, avec lesquelles vous pourrez vivre convenablement.

JEANNE.

Je ne comprends plus..... Partir seule avec un étranger... m'éloigner de mon père, de vous, de mon pays.... C'est donc une fuite ?

JULES.

C'est un moyen, c'est le seul de vous soustraire à la mort !

JEANNE.

A la mort !

JULES.

L'austère magistrat dont j'implorais la bienveillance n'a pu se défendre d'un mouvement d'horreur au récit du crime affreux...

JEANNE.

Tout le monde me croit coupable.

JULES.

C'est alors que, pour éclairer sa conscience, je lui ai fait avec franchise l'exposé de toute ma conduite, l'histoire de nos premières relations, mon brusque départ... Ne la jugez pas d'après les lois ordinaires, monseigneur, lui ai-je dit ; la malheureuse n'avait plus la tête à elle...

JEANNE, *interdite.*

Qu'entends-je !

JULES.

Sans nouvelle, sans réponse aux lettres les plus pressantes... inquiète sur la destinée de son enfant... la malédiction paternelle suspendue sur sa tête... Pour combler la mesure de ses maux, on lui dit que je vais en épouser une autre : la douleur, la colère, le désespoir, s'emparent de son cœur déchiré, et cependant j'accourais pour lui rendre l'honneur, pour sauver notre enfant..... Mais j'arrivai trop tard : tout était consommé ! Vous voyez bien, monseigneur, que c'est moi qui suis le seul coupable ; que mon silence fut sa perte, que ma lenteur fit son crime.

JEANNE.

Mon crime ! (*A part, avec une douleur profonde.*) Mon Dieu !... mon Dieu ! et lui aussi ! (*Haut.*) Et qu'a dit le grand chancelier ?

JULES.

A mes prières, à mes larmes il a cédé : il fermera les yeux sur votre évasion.

JEANNE, *avec un désespoir amer.*

L'évasion de la mère qui a tué son enfant, n'est-ce pas ? et c'est vous qui m'apportez cette nouvelle ! vous qui venez me soustraire...

JULES.

A l'échafaud.

JEANNE.

A l'échafaud, que j'ai bien mérité, n'est-il pas vrai? car, vous aussi, vous me croyez criminelle.

JULES.

Mais je veux vous sauver.

JEANNE.

Oh! gardez, gardez votre cruelle pitié; reprenez ces bienfaits qui tuent!

JULES.

Que dites-vous?

JEANNE.

Je dis qu'il était une voix... et cette voix, c'était la vôtre... qui la dernière, et toujours et jusqu'à ma condamnation, et même après mon supplice, devait crier encore: « Elle est innocente. » Cette voix au contraire a devancé celle de la justice, pour dire que je suis coupable! Ah! quel que soit le coup qui doive me frapper, je peux l'attendre maintenant... celui de la mort ne sera pas le plus affreux! (*Elle va à la porte à droite.*) Revenez, monsieur le président, revenez tous.

Verdier, le Président, les Témoins reviennent, maître André le dernier.

SCÈNE XX.

JEANNE, JULES, MAITRE ANDRÉ, GERTRUDE, MANON, PICARD, PETIT JEAN, VERDIER, LE PRÉSIDENT, LE CONSEILLER, Soldats.

JEANNE, *à l'aspect de maître André absorbé dans sa douleur.*

Ciel! mon père! (*Elle se cache la tête dans les deux mains; chacun reprend sa place en silence. L'anxiété est sur tous les traits.*) N'importe, j'aurai le courage du désespoir. (*Elle fait un pas vers les magistrats, et dit d'une voix lente et brisée.*) Monsieur le président, la torture ne sera pas nécessaire: en présence de tous, et volontairement, je fais l'aveu de mon crime: que la justice ait son cours. Priez pour moi, je suis coupable!

JULES, *à lui-même.*

Son désespoir m'éclaire. Non, Jeanne, tu n'es pas coupable. Ah!... je te sauverai.

ACTE QUATRIÈME.

La salle commune de la prison du Châtelet. Au fond, la porte d'entrée. A droite et à gauche, portes de plusieurs cachots. A gauche de l'acteur, deuxième plan, un pilier isolé soutenant la voûte; derrière ce pilier, dans le mur de gauche, une porte secrète. A droite, même plan, cachot dont la porte fait face au public. Table, escabeaux, etc. Sur la table, le registre des écrous, plumes, encre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARREAU, VERDIER.

VERDIER, *entrant du fond.*

Garreau, où a-t-on placé la condamnée?

GARREAU, *lui montrant le registre.*

Voyez, monsieur le secrétaire.

VERDIER, *le regardant.*

Dans la petite salle basse: c'est bien cela. Les barreaux de cette chambre sont beaucoup moins solides que ceux des cellules ordinaires.

GARREAU.

C'est vrai; mais pour une pauvre jeune fille si douce, c'est tout ce qu'il faut.

VERDIER.

Tout ce qu'il faut pour la faire évader.

GARREAU.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

VERDIER.

Personne n'est encore venu pour lui parler?

GARREAU.

Personne.

VERDIER.

Alors j'arrive à temps. (*Mystérieusement.*) Écoute-moi, et que tout le monde ignore ce que je te confie.

GARREAU.

Oh! monsieur Verdier, j'vous dois ma place... et j'vous la devrais pas, que ça serait tout d'même. (*La main sur la poitrine.*) Ce que vous allez me dire sera mort là.

VERDIER.

On veut enlever Jeanne à la justice.

GARREAU.

Quand donc?

VERDIER.

Cette nuit même.

GARREAU.

Mais puisque vous le savez, pourquoi ne pas avertir qui de droit?

VERDIER.

Ah! c'est que..... (*très-bas*) je suis du complot.

GARREAU.

Vous, monsieur Verdier!

VERDIER, *appuyant.*

Je suis censé en être.

GARREAU.

J' comprends pas.

VERDIER.

Il est des positions, vois-tu, qui ne permetten

pas de résister à certaines personnes, sans risquer de perdre son avenir. (*Très-bas.*) C'est la fille du president, madame de Nanteuil, qui m'a prié.... prié, entends-tu? c'est un ordre. Son père la chérit, et je suis dans sa dépendance; il n'y avait pas à hésiter : j'ai promis de fermer les yeux.... Mais je me réservais de tout confier à ta discrétion, car je ne veux pas que toi, innocent, tu sois victime, tandis qu'on ferait échapper la coupable.

GARREAU.

Merci, monsieur Verdier.

VERDIER.

Les parents ou les amis de Jeanne ne peuvent tarder à venir. Va chercher la prisonnière; nous aviserons ensuite aux précautions qu'il faudra prendre.

Garreau ouvre une des portes latérales et disparaît en descendant quelques marches.

SCÈNE II.

VERDIER, *regardant aller Garreau.*

Maintenant, mes bons amis, enlevez-la si vous pouvez; la voilà jugée, condamnée... pour que je sois tranquille à présent, il faut qu'elle meure.

SCÈNE III.

GARREAU, *reparaissant, suivi de* JEANNE, VERDIER.

GARREAU.

Voici monsieur le secrétaire.

JEANNE.

Que me veut-on encore?

VERDIER.

J'apporte un léger adoucissement à vos maux.

JEANNE.

Vous!

VERDIER.

Il vous est permis de recevoir vos amis et votre famille.

JEANNE.

Ah! monsieur, si c'est à vous que je dois ce bonheur, soyez béni! J'oublie que pour moi vous avez été cruel.

VERDIER.

Je vous laisse, jeune fille; allez, il est temps de vous retirer. (*Pendant que Garreau remonte à la porte du fond, Verdier s'approche de Jeanne, et lui dit tout bas, en lui glissant un billet dans la main :*) Prenez et lisez.

EANNE, *étonnée.*

Comment!

VERDIER, *de même.*

Silence!

Il sort par le fond avec Garreau.

SCÈNE IV.

JEANNE, *seule.*

Que veut dire cet homme?..... L'aurais-je mal jugé?...et sous un faux acharnement cacherait-il un cœur et des desseins généreux?... Lisons. (*Elle ouvre le billet.*) L'écriture de Jules! (*Elle lit.*) « Pardonne-moi d'avoir pu te méconnaître un moment. Non, tu n'es pas coupable! Moi seul, je » suis criminel de t'avoir soupçonnée! »

Qu'ai-je lu! Il croit à mon innocence..... Oh! merci! mon Dieu, merci! (*Lisant.*) « C'est en t'arrachant à tes bourreaux que je veux expier ma » faute. »

Me sauver!... est-ce possible?

La porte secrète s'ouvre, Jules paraît.

SCÈNE V.

JEANNE, JULES.

JEANNE.

Que vois-je?... Jules ici?

JULES, *à voix basse.*

Silence! parle plus bas... on pourrait nous entendre, et le moment n'est pas encore venu.... Mais je n'ai pu résister au désir de te revoir.

JEANNE, *lui tendant la main.*

Vous ne me croyez donc plus coupable?

JULES.

Oh! grâce! grâce! j'étais en délire... tant d'émotions à la fois!.... Apprendre en un seul jour que je suis père, et que mon enfant... Oui! j'ai été bien cruel... Mais une seule pensée remplissait mon cœur... c'est que mon enfant n'existait plus!... Mais maintenant, Jeanne...

JEANNE.

Oh! maintenant que tu m'aimes, je ne veux plus mourir.

JULES.

Tu as reçu mon billet? C'est pour ce soir... à minuit.

JEANNE, *indiquant la porte secrète.*

Mais cette porte, par quel heureux hasard...

JULES.

Dans des temps plus reculés, une communication souterraine établie entre les appartements du présidial et cette partie de la prison permettait, dans des circonstances graves, que le chef de la chancellerie pût se transporter ici sans être vu même des gens de l'intérieur, et arriver jusque auprès des prisonniers qu'on voulait ou délivrer en secret, ou même... faire mourir mystérieusement. Madame de Nanteuil avait souvent entendu le vieux Picard parler de cette issue; c'est entre les mains de cet ancien serviteur de la maison qu'étaient déposées les clefs de cette porte, dont

lui seul peut-être connaît encore l'usage. La fille du président, sûre de son dévouement et de sa discrétion, n'a pas hésité à lui confier pourquoi elle désirait les avoir en sa possession. Le brave homme s'est associé avec joie à cette bonne entreprise; il a ouvert les portes lui-même, et dans ce moment madame de Nanteuil fait tout préparer pour que nous puissions fuir cette nuit.

JEANNE.

O bonheur!

JULES.

Tâche seulement qu'on te permette de passer ici quelques heures de plus qu'à l'ordinaire.

JEANNE.

Je l'obtiendrai facilement. (*Bruit de verroux.*) On vient. A minuit...

JULES.

A minuit.

Il disparaît par la porte secrète, Garreau entre du fond.

SCÈNE VI.

JEANNE, GARREAU, DEUX GARDIENS.

GARREAU, *à part.*

Par où doit-on pénétrer ici?... M. Verdier l'ignore : on lui a seulement demandé de fermer l'œil sur ce qui se passerait dans cette salle basse; nous allons prendre nos précautions. (*Haut, à Jeanne.*) Allons, il faut rentrer.

JEANNE.

Monsieur le geôlier, ne pourrai-je pas écrire ici quelques lettres?

GARREAU.

Écrire?..... à ceux qui veulent vous faire évader?

JEANNE.

Que dites-vous?

GARREAU.

Suffit; nous avons l'œil ouvert... faut entrer là, ma chère demoiselle.

Il indique un autre cachot qu'un gardien a ouvert.

JEANNE, *stupéfaite.*

Où me conduisez-vous?

GARREAU.

Dans un endroit où n'iront pas vous chercher ceux qui devaient venir *à minuit.*

JEANNE, *à part.*

Il sait tout. (*Avec résignation.*) O mon Dieu! vous ne l'avez pas voulu.

Elle entre dans le cachot.

GARREAU, *l'enfermant.*

Maintenant, je les défie d'arriver jusqu'à elle.

SCÈNE VII.

GARREAU, MATHIEU, *puis* Mme DE NANTEUIL.

MATHIEU, *frappant.*

Eh ben, est-ce qu'on ne mange pas? est-ce qu'on ne respire pas aujourd'hui?

GARREAU, *revenant ouvrir un petit guichet grillé.*

Qu'est-ce que tu demandes, braillard?

MATHIEU.

Ah! ma vieille connaissance, tu n'as pas l'air gentil.

GARREAU.

Qué que ça te fait?... Si c'est là tout ce que tu veux...

MATHIEU.

Je veux ma part de nourriture...

GARREAU, *ouvrant sa porte et lui passant le pain et la cruche.*

C'est bon.., tiens!...

Il veut tirer la porte.

MATHIEU.

Attends donc une minute; quand on a braconné ensemble cinq ans d' sa vie, on s' doit ben quelques égards.

GARREAU.

Ah! c'est qu'on avait préparé une évasion...

MATHIEU.

Sois tranquille, j' m'évaderai pas pour quelques heures que j'ai encore à faire. Tu sais ben que j' n'avais pas été pris flagrant délit... et qu'il n'y a pas eu moyen de m' condamner à plus de quinze jours de cachot... et c'est aujourd'hui mon quinzième. Tu dis donc qu'on voulait faire filer un voisin?

GARREAU.

Du tout... c'était une voisine.

MATHIEU.

Tiens, j'ai des voisines ici?... Ah ben, je ne m'en doutais guère.

GARREAU.

Tu serais ben surpris si tu la voyais en face.

MATHIEU, *quittant le seuil de son cachot.*

Est-ce que je la connais?

GARREAU.

C'est la fille de maître André.

MATHIEU.

Mademoiselle Jeanne en prison?...

GARREAU, *indiquant.*

Là, dans le cachot n° 4.

MATHIEU.

Pas possible! Et qu'est-ce qu'elle a donc fait?

GARREAU.

Un crime affreux... sur son enfant!

MATHIEU.

Elle avait un enfant?

GARREAU.

Eh! mon Dieu oui; et pour cacher sa faute, elle s'est défait de la pauvre créature.

Mme DE NANTEUIL, *paraissant à la petite porte par où Jules est arrivé.*

Si je pouvais...

MATHIEU, *posant par terre sa cruche et son pain.*

Minute... minute...

Mme DE NANTEUIL, *de même.*

Du monde!...

MATHIEU, *descendant en scène.*

Expliquons-nous : mademoiselle Jeanne s'est défait de son enfant ? qu'est-ce qui dit cela ?

GARREAU.

Elle-même. Il paraît que lorsque son père est revenu de tournée, elle n'a au que le temps d'aller vite déposer son enfant...

MATHIEU.

P't-être dans le hangar en face de la maison?

GARREAU.

Oui, et de là...

MATHIEU.

Eh ben de là... Il n'est pas mort.

Mme DE NANTEUIL, *à part.*

Que dit-il?...

GARREAU.

Il n'est pas mort? on l'a tiré il y a quinze jours des filets de Saint-Cloud.

MATHIEU.

C'est pas vrai.

GARREAU.

Elle l'avait jeté à la Seine.

MATHIEU.

C'est pas vrai.

GARREAU.

Tout le pays l'a vu.

MATHIEU.

Tout l'pays n'est qu'un tas de bêtes.

GARREAU.

Mais les vêtements du patit noyé ont été déposés au greffe du présidial.

Mme DE NANTEUIL, *à part.*

Ah!..

MATHIEU.

Des vêtements... tous les enfants en ont... Mais l'enfant qui était dans le hangar, l'enfant de Jeanne... c'est moi que je l'ai emporté chez moi vivant.

Mme DE NANTEUIL, *stupéfaite.*

Quel est est donc celui qui est mort?... Oh! je vais le savoir!

Elle disparaît.

SCÈNE VIII.

GARREAU, MATHIEU.

GARREAU.

Je te dis qu'elle a avoué... entends-tu... elle a avoué que c'était elle qui l'avait jeté à l'eau.

MATHIEU.

Sacrebleu... je soutiendrais à elle-même... Je veux voir la justice... je veux parler à la justice.

GARREAU.

Monsieur le secrétaire fait un rapport dans le bureau ici près.

MATHIEU.

Va me chercher ton secrétaire.

GARREAU.

Au fait, si ça peut servir à c'te fille, je vas le prévenir.

Il sort.

SCÈNE IX.

MATHIEU, *seul.*

Pardine, si ma femme avait bon nez, elle me viendrait voir avec le poupon sur les bras... ça la promènerait... et ça éclaircirait bien des choses... En attendant si j' pouvais glisser un mot à c'te pauvr' mamselle Jeanne... ça lui ferait plaisir... elle est là. (*Il ouvre le guichet de la porte de Jeanne et crie dans l'intérieur.*) Mamselle Jeanne!

JEANNE, *d'une voix un peu lointaine.*

Qui m'appelle?

MATHIEU.

C'est moi, Mathieu l'braconnier, qui veux vous rendre votre enfant; il n'est pas mort!... (*Entendant venir.*) V'là mon homme... assez causé.

Il ferme le guichet.

SCÈNE X.

MATHIEU, VERDIER, GARREAU.

VERDIER, *brusquement.*

Qu'est-ce qu'on dit?... que tu veux parler à la justice?

MATHIEU.

Un peu... j'ai un mot à lui transmettre.

VERDIER, *de même.*

Je t'écoute, parle, dépêche-toi..... j'ai d'autres affaires.

MATHIEU.

Geôlier, donnez une plume et du papier à monsieur, pour écrire ce que je vais lui dicter.

VERDIER.

Écrire?... oh! par exemple, j'ai bien le temps!

MATHIEU.

Vous avez bien celui de toucher l'argent de votre charge. (*Avec force.*) Je prends le geôlier à témoin d'un refus qui perdrait un innocent.

VERDIER, *à part.*

Je ne me trompais pas!...

MATHIEU.

D'ailleurs si vous n'avez pas le temps de faire vot' devoir... eh ben, demain matin j'serai libre, j'irai prier monsieur l'président de le faire à vot' place; y n' s'y refusera pas monsieur l'président.

VERDIER.

Mais, butor, je ne refuse rien; je te dis que tu as mal pris ton heure.

MATHIEU.

Ah! c'est que j'n'ai pas l' choix.

VERDIER.

Laisse-nous, Garreau.

MATHIEU.

Ah! y n' me gêne pas.

VERDIER, *à part.*

Mais il me gênerait moi. (*Haut.*) Il a affaire à la geôle.

Garreau sort.

SCÈNE XI.

MATHIEU, VERDIER.

MATHIEU.

Asseyez-vous, monsieur. (*Verdier s'assied.*) Y êtes-vous?

VERDIER.

J'y suis.

MATHIEU.

Et moi aussi; mettez d'abord 27 octobre 1775. Avez-vous une montre, monsieur le secrétaire?

VERDIER.

Pourquoi faire?

MATHIEU.

J' vous prierais de me dire l'heure.

VERDIER, *après l'avoir regardé dit avec humeur.*

Il est onze heures.

MATHIEU.

Si tard que ça! merci bien. Mettez donc, 27 octobre 1775, onze heures du soir. Oh! la farmule, ça me connait. (*Il continue à dicter.*) Par devant le sieur Verdier, secrétaire au Châtelet de Paris..... moi, Jean-Roc Mathieu, ex-garde du domaine, j'ai déclaré et déclare ce qui suit, pour en faire ce... que... de raison (*Il regarde.*) Ça y est-il?

VERDIER.

Ce que de raison. (*A part.*) Ah! tu me revaudras la corvée.

MATHIEU.

Arrivons tout de suite au fait. (*Dictant.*) Vendredi soir 11 du courant, à neuf heures, en r'venant prendre dans le hangar, en face le logis de maître André...

VERDIER, *à part.*

Nous y voilà...

MATHIEU, *dictant.*

Un lièvre que j'avais... trouvé dans le bois, j'ai retrouvé en plus de l'animal, un petit enfant qui dormait comme chez lui. J'ai pris le petit avec la bête, et je les ai emportés chez la mère Mathieu, qui a fricassé l'un. (*Il parle.*) Pas l'enfant, bien entendu. L'enfant se porte bien; la mère, c'est autre chose: elle est en prison, pour avoir détruit l'enfant, et par ce papier je viens dire: Il n'y a eu de détruit que le lièvre... qui était excellent. Quant au petit, maman Mathieu lui a fait boire du lait, comme elle a dit, et je l'ai laissé bien gros, bien portant, dans les bras de maman Mathieu; il n'y a qu'à y aller voir.

VERDIER.

Tout ça serait fort bien inventé s'il n'y avait pas un enfant mort... un enfant noyé.

MATHIEU, *avec un souvenir.*

Attendez donc!... oui... v'là que ça se complète... Mettez: Poste-cripton. Je me souviens aujourd'hui qu'en montant la colline... un homme en manteau qui marchait très-vite, s'arrêta tout d'un coup, et laissa tomber de dessous son manteau... je ne sais quel dans le fleuve... Même que le vent lui enleva son chapeau, qu'il ne se donna pas la peine de ramasser.

VERDIER, *effrayé.*

Tu as vu cet homme?

MATHIEU.

J'l'ai vu... de loin et dans l'ombre... mais j'ai ramassé son chapeau et j' l'ai donné à Laurent quand y m'a arrêté, pour le remettre au greffe. S'il n'a pas exécuté ma volonté c'est un voleur, un archi-voleur.

VERDIER, *vivement.*

Il a déposé un chapeau?

MATHIEU.

Ah! mais un chapeau, reconnaissable, un de ces chapeaux dans le genre de ceux que portent les gens... pardine les gens de votre étoffe... Il y avait une ganse en acier... superbe! J'ai eu l'idée un moment d' m'en faire une chaîne pour ma montre... mais j' n'en avais pas d' montre. J'vous demande pardon, j' bavarde, ça me fait perdre le fil. Voulez-vous avoir la bonté de reprendre du poste-cripton pour que j'enchaîne?

VERDIER.

« Le vent fit tomber son chapeau, qu'il ne se donna pas la peine...

MATHIEU.

De ramasser... m'y voilà; écrivez: « Si ce je ne sais quoi tombé dans le fleuve était... un enfant! celui qu'on a trouvé dans les filets... » (*Il parle.*) C'est une idée.

VERDIER.

Quelle idée!

MATHIEU.

Tiens, elle n'est pas si bête, à c' qui me semble! L'enfant qu'on croyait mort, celui du hangar, est vivant... Un autre auquel on ne songeait pas est noyé. Si les filets ont fait r'trouver l'enfant, le chapeau fera r'trouver l'homme. (*Lui frappant sur l'épaule.*) Qu'est-ce que vous dites de ça?

VERDIER, *troublé.*

Je dis... je dis...

MATHIEU.

Je dis que je tiens le coupable.

VERDIER.

Comment! tu tiens...

MATHIEU.

Oui, plus je réfléchis, plus je suis sûr que c'est un enfant qu'en a jeté par dessus le pont.

VERDIER.

Mais, malheureux, tu peux perdre un homme sur un simple soupçon.

MATHIEU.

Et sur quoi donc que vous avez fait condamner mamselle Jeanne, puisque son enfant vit? Enfin v'là toujours la chose.

Il veut prendre le papier.

VERDIER.

Oh ! tout y est.

MATHIEU.

Excepté le principal; je n'ai pas signé.

VERDIER, *lui présentant l'écrit.*

Eh bien, fais vite. (*A part.*) Que j'anéantisse ce malheureux papier.

MATHIEU, *ayant signé.*

Là... et maintenant...

VERDIER.

Puisque c'est tout, remets-le-moi.

MATHIEU.

Oh ! non. (*Il plie le papier qu'il met tranquillement dans sa poche.*) A tout seigneur tout honneur. En vous remerciant de votre peine.

VERDIER.

Comment, coquin !

MATHIEU.

N'vous fâchez pas; je désire remettre la déclaration moi-même au président; il est juste que j'en aie le profit... vous en avez assez d'autres...

VERDIER, *à part.*

Oh ! si je pouvais te faire étrangler entre deux guichets... toi qui dois sortir d'ici dans quelques heures !... (*Se frappant le front après un moment de réflexion. Haut.*) Ainsi tu voudrais parler toi-même au président ?

MATHIEU.

Comme vous dites.

VERDIER.

A l'instant ?

MATHIEU.

Si ça s'peut.

VERDIER.

Je vais t'y conduire... il vient de rentrer.

MATHIEU, *se dirigeant vers l'entrée commune.*

Marchons...

VERDIER, *s'arrêtant.*

Pas par là; à cette heure tout est fermé; par un couloir particulier qui dans les cas extraordinaires mène au présidial; en voici la porte. (*Il désigne une fausse porte, à droite.*) Je vais t'ouvrir.

MATHIEU.

C'est ça... ouvrez.

VERDIER.

Je marcherai devant toi.

MATHIEU.

Ça me fera plaisir.

VERDIER.

Ne va pas perdre ta déposition en route.

MATHIEU.

Oh ! elle est en sûreté dans ma bonne poche.

VERDIER.

Alors partons. (*Il tire une clef de sa poche.*) Voyons si elle tournera facilement.

MATHIEU.

Nous serons deux... Eh bien !... ça va-t-il ?

VERDIER, *après un effort.*

Pas trop... c'est dur...

MATHIEU.

Donnez-moi donc ça; avec vos mains de beurre... (*Il essaye.*) Oui, c'est rouillé.

Il donne une forte secousse, la gâche cède, mais au lieu que la porte s'ouvre, c'est le plancher qui s'affaisse sous les pieds de Mathieu : il tombe dans une oubliette qui se referme par-dessus lui.

MATHIEU, *qu'on ne voit plus.*

Ah !... ah !... ah !...

Au moment de la disparition de Mathieu, Mme de Nanteuil a paru à la porte secrète de droite.

SCÈNE XII.

VERDIER, Mme DE NANTEUIL.

VERDIER, *immobile et les yeux fixés sur l'endroit où Mathieu a disparu. Mme de Nanteuil épouvantée de la chute de Mathieu, dont elle a été le témoin. Pendant que chancelant sur ses jambes tremblantes Verdier cherche de la main un siége où s'appuyer, Mme de Nanteuil respirant à peine se glisse derrière lui comme une ombre.*

Il le fallait !... Je n'ai plus rien à redouter... je n'ai plus d'autre confident que moi-même.

Mme DE NANTEUIL, *à son oreille, et d'une voix sourde.*

Assassin !

VERDIER, *relevé d'un bond et reculant.*

Julie ! Elle a tout vu !

Mme DE NANTEUIL.

Assassin ! assassin !

VERDIER.

Taisez-vous, malheureuse !

Mme DE NANTEUIL.

Notre enfant...

VERDIER, *à part.*

Que dit-elle ?

Mme DE NANTEUIL.

Notre enfant ! qu'en as-tu fait ?

VERDIER.

Vous le savez bien... Il est...

Mme DE NANTEUIL.

Il est mort !

VERDIER.

Vous êtes folle.

Mme DE NANTEUIL.

J'étais folle lorsque pour toi j'ai trahi mes devoirs... lorsque pour cacher le fruit de ma honte je te l'ai confié à toi qui l'as noyé de tes propres mains.

VERDIER.

D'où vous vient cette pensée odieuse ?

Mme DE NANTEUIL.

Bien odieuse... exécrable... au point que je la repoussais encore, lorsque j'en avais la preuve sous mes yeux.

VERDIER.

La preuve !

Mme DE NANTEUIL, *lui présentant une partie des vêtements de l'enfant.*

Ces vêtements que j'avais préparés moi-même avec les initiales, ouvrage de mes mains.... ces vêtements, je viens de les reconnaître; ils sont là, misérable. Ah! tu te tais, tu reste anéanti... le poids de la vérité t'écrase... laisse-la donc sortir de tes lèvres pâles et tremblantes, exécrable assassin!

VERDIER.

Eh bien, ce dont vous m'accusez... eh bien, oui, je l'ai fait... j'ai dû le faire.

Mme DE NANTEUIL.

Infâme!

VERDIER.

Je l'ai fait par pitié pour vous, malheureuse!

Mme DE NANTEUIL.

Et tu as cru que pour sauver ma réputation je deviendrais ta complice?

VERDIER.

Que prétendez-vous donc?

Mme DE NANTEUIL.

Allez te dénoncer moi-même.

VERDIER.

Et vous déshonorer!... Encore si en vous immolant vous rendiez la vie à ce qui n'est plus!

Mme DE NANTEUIL.

Et celle qui va marcher à l'échafaud?

VERDIER.

Si je la sauve!

Mme DE NANTEUIL.

Mais tu sais bien que la découverte de l'évasion projetée a fait avancer le jour et l'heure de son supplice, que dès lors toute nouvelle tentative est impossible. (*Elle le regarde fixement.*) C'est peut-être encore toi qui as fait manquer cette évasion pour t'assurer l'impunité.

VERDIER.

Oh! je ne nierai plus rien! Oui, c'est encore moi! l'enfant, le braconnier, la jeune fille; ils ont dû, ils doivent être sacrifiés à notre sûreté commune.

Mme DE NANTEUIL.

Et moi je ne veux pas qu'on tue celle qui existe encore.

VERDIER, *suppliant.*

Julie, écoutez-moi.

Mme DE NANTEUIL, *avec horreur.*

Non, ta voix me fait peur... ton aspect me dégoûte.

VERDIER, *furieux.*

Prenez garde, madame.

Mme DE NANTEUIL.

Ah! bien... ne te contiens plus, meurtrier de l'enfant, débarrasse-toi donc de la mère.

VERDIER, *revenant à lui.*

Vous perdez des moments précieux.

Mme DE NANTEUIL.

Sauver Jeanne, ou périr!

VERDIER.

Périr! périr! qu'est-ce que la mort? elle est facile à braver; c'est un moment... mais la honte d'une maison... mais la souillure imprimée au front d'un époux... mais le désespoir qui s'attache au cœur des pères déshonorés dans leurs enfants et qui les tue....

Mme DE NANTEUIL.

O malheureuse!

VERDIER.

On approche... C'est Jeanne qu'on vient chercher. Voulez-vous vous perdre? voulez-vous déshonorer d'un mot et votre époux et votre père? Parlez, le moment est venu.

Mme DE NANTEUIL.

Mais cette infortunée?

VERDIER,

Ne périra pas, vous dis-je; mais pitié pour vous, pitié pour votre père!... Taisez-vous.

Mme DE NANTEUIL, *se cachant derrière le pilier à gauche.*

O mon père! c'est pour toi!

SCÈNE XII.

VERDIER, Mme DE NANTEUIL, LE CONSEILLER, JUGES, GARREAU, *une torche à la main*, SOLDATS.

GARREAU, *entrant le premier, va à Verdier.*

Monsieur Verdier, l'heure est venue, je vous annonce messieurs les juges; il va falloir lire à la condamnée sa sentence avant de la faire partir. J'ai dit que vous étiez ici.

VERDIER.

C'est bien.

Garreau remonte au fond.

Mme DE NANTEUIL, *bas, à Verdier.*

Que vont-ils faire?

VERDIER, *de même.*

C'est la sentence qu'on va lire.

Mme DE NANTEUIL.

Ah! c'est affreux!

Pendant ce temps, Garreau va ouvrir le cachot de Jeanne; deux Gardiens y entrent et ramènent Jeanne, qui se tient debout devant la porte de son cachot qui fait face au public. Le Conseiller et les deux Juges occupent le milieu du théâtre en appuyant un peu vers la droite. Verdier vient après en suivant vers la gauche; à quelques pas seulement, Mme de Nanteuil, pâle et haletante, écoute de derrière le pilier contre lequel elle s'appuie.

LE CONSEILLER, *à Verdier.*

Lisez la sentence.

Mme DE NANTEUIL, *à part.*

Lui, grand Dieu!

VERDIER, *lisant un papier qu'un juge lui a remis.*

« Cejourd'hui 26 décembre 1775, la chambre » des arrêts criminels a déclaré et déclare Jeanne » André atteinte et convaincue d'avoir donné la » mort à son enfant, et pour réparation, condamne ladite Jeanne André à subir la peine des infanticides.

Mme DE NANTEUIL, *à part.*

Infortunée!

VERDIER, *dont la voix s'altère de plus en plus.*

» En conséquence, ladite Jeanne sera menée en » la place du village de Saint-Cloud pour y avoir » la tête tranchée sur un échafaud. »

Mme DE NANTEUIL, *épuisée, laisse échapper un gémissement.*

Ah!

Elle tombe presque privée de sentiment près du pilier.

VERDIER, *très-bas.*

Silence, malheureuse!

LE CONSEILLER.

Que la voiture soit prête à partir au petit jour pour Saint-Cloud. Emmenez la condamnée.

Le Conseiller et les Juges sortent, suivis des Soldats; deux Gardiens soutiennent Jeanne, qui avant de sortir regarde autour d'elle.

JEANNE, *à part.*

Que m'avait donc dit Mathieu?... Ah! il me trompait!...

Elle sort avec les Gardes.

VERDIER, *restant, et regardant Mme de Nanteuil évanouie, à part.*

Évanouie! Je suis sauvé! Quand elle sortira d'ici tout sera terminé, et alors...

Il sort avec Garreau, qui ferme les verrous de la porte du fond. En ce moment Mme de Nanteuil revient à elle.

SCÈNE XIV.

Mme DE NANTEUIL, *seule.*

Je n'entends plus rien! ce silence de mort m'épouvante. (*Elle regarde.*) Plus personne! ils sont partis. (*Elle entend fermer les verroux.*) Ciel! on m'enferme!... (*Apercevant la petite porte.*) Ah! la porte... la porte par où je suis venue!... Mon père saura tout!... Jeanne, tu me devras la vie!...

Elle se dirige vers la porte secrète.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente le pont et les filets de Saint-Cloud; à gauche, l'auberge du Point-du-Jour. En face, la cabane du gardien des filets.

SCÈNE PREMIÈRE.

PETIT JEAN, BASTIEN.

BASTIEN, *travaillant à faire de la corde tout en causant.*

Comment! il est Dieu possible que c'te chère demoiselle, c't' ange de bonté qui m'aidait à vivre moi et ma famille et tant d'autres dans l' pays, elle va y reparaître traînée par la maréchaussée comme une malheureuse!

PETIT JEAN.

Eh! mon Dieu, oui, Bastien, et d'puis à c' matin, maître André, ma merraine et moi, nous sommes à Saint-Cloud installés dans c't' auberge en l'attendant.

BASTIEN.

Et à quelle heure de la journée doit-on l'amener?

PETIT JEAN.

Nous n' savons pas. Hier au soir le vieux Picard nous a conté que monsieur de Lignerolles était revenu chez le président pendant qu'il se mettait au lit, pour causer d'une démerche à tenter encore en faveur de mamselle Jeanne.

BASTIEN.

Ah!

PETIT JEAN.

Et l'honnête vieux, pour nous mettre un peu d' baume dans l' sang, a promis de venir aujourd'hui nous retrouver de sa personne à Saint-Cloud, eussitôt qu'il aurait habillé son maître, pour nous donner des nouvelles... et nous attendons. Le temps marche pas du tout à c' matin... les minutes sont comme des heures, et c'pendant le soleil est déjà haut monté. J'vas voir encore si je vois quelque chose.

Il court à la tête du pont.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GERTRUDE.

GERTRUDE, *sortant de l'auberge.*

Ce coureur de Petit Jean ne peut pas rester un moment avec nous!... Où est-il encore passé?

BASTIEN, *sans quitter son travail.*

Il est là-bas, mam' Gertrude, en sentinelle. (*Il appelle.*) Ohé! Petit Jean!

PETIT JEAN, *sautant de joie et battant des mains sur le pont.*

Le v'là, le v'là. Bastien, avertis not' maître et ma merraine; v'là m'sieu Picard!

GERTRUDE.

Enfin!... (*Elle retourne à l'auberge.*) Monsieur, monsieur, v'là l' domestique de monsieur le président.

Elle rentre.

SCÈNE III.

BASTIEN, PETIT JEAN, PICARD, GERTRUDE, MAITRE ANDRÉ, MANON.

Picard arrive se traînant sur sa canne; Petit Jean marche devant lui; Gertrude revient avec maître André.

PETIT JEAN, *passant le bras de Picard sous le sien.*

Appuyez-vous ferme, papa Picard, j' suis solide.

Il le tire à lui.

PICARD.

Maître André, je vous apporte de bonnes nouvelles.

ANDRÉ.

Mon bon Picard, je n'osais vous interroger.

PICARD.

J'ai vu monsieur de Lignerolles monter à cheval; il galope maintenant sur la route de Versailles, et va demander la grâce de votre fille au roi.

ANDRÉ.

Pourvu qu'on le laisse arriver jusqu'à lui!

PICARD.

Ce n'est pas tout. Monsieur le président, à son réveil, a signé un ordre de surseoir à l'exécution et de garder la condamnée au Châtelet jusqu'à ce qu'un nouvel ordre arrivât de la chancellerie.

GERTRUDE.

Ah! voyez-vous, monsieur! Allons, rien n'est encore désespéré. (*A Picard.*) Vous n'avez pas manqué de faire savoir à notre bonne madame de Nanteuil ce que vous venez de nous dire?

PICARD.

Hélas! la pauvre dame n'est plus à Paris!

GERTRUDE.

Comment cela?

PICARD.

Monsieur de Nanteuil est arrivé cette nuit même.

TOUS.

Cette nuit!

PICARD.

A sa vue, madame de Nanteuil, qui demandait son père, est tombée dans un évanouissement, et quand j'ai appris à monsieur de Nanteuil que c'était causé par la condamnation de mamseile Jeanne, il a ordonné qu'on remît les chevaux à la voiture; et pour l'arracher à des émotions trop pénibles, il l'emmène à sa campagne de Normandie.

MANON.

Pauvre dame!

PICARD.

Eh bien, maître André, vous voilà rassuré! si vous le voulez nous entrerons là pour y attendre l'arrivée de monsieur de Lignerolles.

ANDRÉ.

Ah! qu'il vienne promptement!

BASTIEN, *à Petit Jean, pendant que maître André, Picard et Gertrude entrent dans la maison.*

Ah! ma foi, bonsoir les cordes et les filets; faut que j'aille publier la bonne nouvelle, ça s'ra d' la joie pour tout le pays.

PETIT JEAN.

Oh! j'irais bien avec toi, par exemple... (*portant la main à son estomac*) mais j'ai pas déjeuné.

MANON.

Goulu, va!

PETIT JEAN.

Non, c'est la joie qui me creuse l'estomac.

Elle le pousse. Tous deux rentrent dans l'auberge; Bastien reporte ses cordes dans sa maison. On voit paraître sur le pont Verdier avec trois hommes en bourgeois et un Garde de la maréchaussée.

SCÈNE IV.

VERDIER, TROIS HOMMES EN BOURGEOIS, UN GARDE DE LA MARÉCHAUSSÉE.

VERDIER, *au milieu du pont.*

En moins de quarante minutes tout doit être prêt. Hâtez-vous. (*Les trois hommes s'éloignent.*) Vous, brigadier, retournez sur la route pour guetter l'arriver de votre monde; je ne quitterai pas la place avant que tout soit fini.

Le Brigadier sort.

SCÈNE V.

VERDIER, *seul.*

Ah! ah! monsieur le président, pour que Jeanne soit amenée à Saint-Cloud vous voulez de nouveaux ordres de la chancellerie! Eh bien, ces nouveaux ordres, ils sont arrivés, je les tiens, je vais les faire exécuter. Les clameurs furibondes d'une populace ameutée par mes soins ont demandé justice égale pour tous!... Mort à l'infanticide!... Et pendant que monsieur le président assurait encore à monsieur Jules que rien ne serait fait avant son retour, on ordonnait de plus haut que la condamnée fût extraite sans délai de son cachot et conduite à Saint-Cloud pour y être exécutée en arrivant, et elle y arrive; et avant une heure il ne sera plus question de rien. Quant à Julie, le retour subit de l'époux a refoulé jusqu'au cœur de l'épouse l'aveu prêt à s'échapper. Le moment de la crise est passé. Avec le temps de la réflexion, on ne fait plus de son honneur un sacrifice qui ne remédierait à rien. Non, non, elle ne parlera pas. (*Il regarde.*) Comment! personne encore!...

Il va jusqu'au pont et reste attentif.

SCÈNE VI.

VERDIER, LAURENT.

VERDIER, *voyant entrer Laurent.*

Que vient faire par ici le forestier Laurent?

LAURENT, *en scène.*

Monsieur Verdier, je vous trouve bien à propos pour vous demander des ordres au sujet de madame de Nanteuil.

VERDIER.

Eh bien, elle est partie hier soir pour la Normandie.

LAURENT.

Ah! vous ne savez pas : on l'avait emmenée de chez elle encore évanouie; à la montée de Sèvres elle a repris connaissance dans la voiture.

VERDIER.

Après?

LAURENT.

Après elle est tombée dans des convulsions si affreuses qu'il a fallu la descendre dans la première auberge.

VERDIER, *à part.*

Odieux contre-temps!

LAURENT.

Une fois couchée elle a joint les mains comme pour prier, et puis elle a paru plus tranquille et elle a demandé à rester seule. Pour ne pas la contrarier on a cédé à ses désirs, et au bout d'un quart d'heure on est rentré pour voir si elle reposait.

VERDIER, *vivement.*

Elle était morte?

LAURENT.

Pas du tout. Les draps pendus à la fenêtre ouverte indiquaient le chemin qu'elle avait pris pour s'enfuir.

Bastien entre à l'auberge.

VERDIER.

Et l'on n'a pas couru sur ses traces?

LAURENT.

Toute la nuit, de tous les côtés. Un moment on a pu l'apercevoir échevelée, pieds nus, à peine enveloppée dans son peignoir de nuit. On s'est dispersé pour lui couper la route. Quand elle a vu ça, elle a gagné tout à travers les terres labourées le bord de la rivière.

VERDIER, *respirant à peine.*

Et enfin?

LAURENT.

Dame! enfin... plus de femme, plus de trace. Sous le coup d'une fièvre chaude elle s'est, comme y disent, précipitée dans les flots.

VERDIER, *reprenant haleine, à part.*

Ah! je respire!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAITRE ANDRÉ, GERTRUDE, PICARD, PETIT JEAN, MANON.

PICARD, *sortant de l'auberge avec Bastien.*

Est-ce donc vrai, mon Dieu, qu'il soit arrivé malheur à la chère fille de mon digne maître?

LAURENT.

C'est trop vrai. Monsieur de Nanteuil au désespoir a envoyé tout de suite un exprès à son malheureux beau-père et m'a chargé de faire lever les filets, afin de rendre au corps, si on le retrouve, les derniers devoirs.

VERDIER, *à part.*

Il faut détourner l'attention. (*Haut.*) Bastien est là, je crois?

BASTIEN.

Présent!

VERDIER.

Eh! vite à la besogne. Que les filets soient levés promptement.

PICARD, *à Bastien.*

Je vais vous accompagner, mon ami; c'est le devoir d'un vieux serviteur de la famille.

VERDIER, *à Laurent.*

Tu peux aller dire à monsieur de Nanteuil qu'on va se conformer à ses désirs.

Laurent s'éloigne d'un côté, un Garde de la maréchaussée paraît de l'autre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *hors* LAURENT; UN BRIGADIER.

LE BRIGADIER.

Monsieur Verdier...

VERDIER.

Qu'y a-t-il?

LE BRIGADIER.

La condamnée arrive dans Saint-Cloud.

VERDIER.

C'est bien.

ANDRÉ, *ému.*

La condamnée!

VERDIER, *au Brigadier.*

Allez prévenir...

Le Brigadier sort.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *hors le* SOLDAT.

ANDRÉ, *à Verdier.*

Monsieur, pardon... quelle exécution va donc avoir lieu? quelle est la condamnée qu'on amène?

VERDIER.

Hélas! mon pauvre maître André, je ne sais que vous dire; mais si vous m'en croyez, vous vous éloignerez d'ici.

ANDRÉ.

Pourquoi donc m'éloigner? est-ce que... oh! non, non; on ne se serait pas joué de la crédulité d'un père! cela ne peut être!

Le bruit du dehors redouble; des paysans, des paysannes, des enfants se poussent et entrent en scène.

UN GARDE, *du dehors.*

Rangez-vous donc.

VOIX CONFUSES.

Place, place!

GERTRUDE, *regardant.*

Jeanne!

ANDRÉ.

C'est elle!

VERDIER.

Je voulais vous épargner cette cruelle épreuve.

ANDRÉ, *dans l'intervalle de la rumeur, toujours croissante.*

Mais, monsieur, c'est impossible... vous ne savez donc pas...

GERTRUDE.

Des ordres du président.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JEANNE, *au milieu de la maréchaussée.*

JEANNE, *à l'aspect d'André, qui tend les mains vers elle, court dans ses bras.*

Mon père, défendez-moi!

ANDRÉ, *tremblant d'effroi et affectant du calme.*

Ne t'effraye pas, mon enfant. (*A Verdier.*) C'est une erreur... n'est-ce pas, monsieur?

GERTRUDE.

On est allé à Versailles.

PETIT JEAN.

C'est monsieur le comte de Lignerolles...

ANDRÉ.

Et monsieur le président... comprenez bien, son valet de chambre Picard peut vous l'attester d'ailleurs, monsieur le président a donné un sursis...

VERDIER, *froidement, et montrant un parchemin scellé.*

Un ordre de la chancellerie prescrit, malgré le sursis accordé, de passer outre.

ANDRÉ.

Passer outre (*se plaçant devant sa fille*), mais ce serait un assassinat!

VERDIER.

Mes ordres sont précis. Gardes!...

Des gardes séparent Jeanne de maître André.

JEANNE.

Mais je ne veux pas mourir, moi... Quel est mon crime? d'avoir tué mon enfant? Mais ce n'est pas vrai! ce n'est pas lui qu'on a retrouvé... mon enfant existe!

TOUS.

Que dit-elle?

JEANNE, *exaltée.*

Je vous dis qu'il existe! demandez à Mathieu.

VERDIER, *effrayé.*

Mathieu!

JEANNE.

C'est lui qui me l'a dit.

GERTRUDE et ANDRÉ.

Mathieu t'a dit?... Écoutez.

TOUS.

Écoutons.

JEANNE.

Oui, Mathieu, l'ancien garde... vous savez... dans la prison.

VERDIER, *à part.*

Le misérable avait parlé.

JEANNE.

A travers le guichet... J'entends encore sa voix. Mamselle Jeanne... votre enfant n'est pas mort... Je vous le rendrai. Eh bien! qu'on me le rende! qu'on me fasse venir Mathieu!...

ANDRÉ, *à tout le monde.*

Mes amis... entendez-vous?... (*A Verdier.*) Monsieur, il faut interroger cet homme.

GERTRUDE.

Envoyez à la prison...

TOUS.

Oui, à la prison! à la prison!

VERDIER.

C'est inutile!... Mathieu n'est plus dans la prison.

TOUS.

Ah!

VERDIER.

Son écrou a été levé ce matin; la condamnée le sait parfaitement; voilà pourquoi elle réclame une confrontation impossible pour le moment, et qui ne serait qu'une occasion de nouvelles lenteurs. (*Aux Gardes.*) Faites votre devoir.

JEANNE, *se débattant.*

Mon père! défendez-moi! (*A Verdier.*) Je veux embrasser mon enfant! vous ne me refuserez pas.

VERDIER.

Obéissez!... que force reste à la loi.

Maître André veut se précipiter vers Jeanne; deux Gardes le retiennent pendant que les autres entraînent Jeanne, dont les cris se font entendre encore dans le lointain, et maître André, qui a fait un dernier effort pour la suivre, tombe dans les bras de Gertrude et de Manon, qui la transportent à l'auberge.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, *hors* JEANNE, ANDRÉ, GERTRUDE *et* MANON.

VERDIER, *s'essuyant le front.*

Ah ! l'affreuse scène !

Pendant ce temps, Bastien arrive dans son bateau avec Picard. Le bateau s'arrête sous une des arches du pont. Bastien quitte le bateau et monte sur le pont pour tourner la manivelle.

PETIT JEAN, *pendant ces préparatifs, regarde avec tristesse dans l'auberge où l'on a fait entrer son maître.*

Pauvre brave homme ! il est comme mort auprès de ma marraine. Ah ! v'là qu'on lève les filets.

Bastien fait aller le tourniquet, tous les spectateurs regardent ce mouvement.

BASTIEN, *continuant de tourner.*

Oh ! elle y est la pauvre femme ; d'ici, je distingue... déjà du blanc qui flotte...

PETIT JEAN.

Son peignoir de lit... comme Laurent appelait ça.

L'assistance se presse sur le bord pour voir les filets arriver à fleur d'eau.

BASTIEN, *d'en haut, s'arrêtant encore.*

Dites donc, monsieur Picard, j'aperçois monsieur le président.

VERDIER, *à part.*

C'est trop tôt !

PICARD, *du batelet.*

O mes amis... ne dites rien ; épargnez-lui l'affreux spectacle de sa fille morte.

BASTIEN, *ôtant son manteau de laine.*

Jetez tout de suite cette couverture sur le corps pour le cacher... Filez sous l'arche, et vous l'entrerez sans être vus dans l'auberge.

Les paysans se serrent sur le bord, suivant la direction du bateau qui disparaît.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, Verdier, quoi de nouveau ?... Et Julie ?

VERDIER, *à part.*

Éloignons-le. (*Haut.*) Il n'est que trop vrai...

LE PRÉSIDENT.

On l'a retrouvée dans les flots ?

PICARD, *rentrant.*

Non, monsieur le président ; ce n'est pas elle... mais plus d'espoir !

LE PRÉSIDENT.

Elle est morte ?

PICARD, *montrant Laurent qui le suit.*

Entre les bras de Laurent.

LAURENT, *arrivant.*

Hélas ! oui, monsieur le président ; recueillie dans une chaumière, à quelques pas d'ici, quand elle a senti sa fin approcher elle a écrit pour vous ce billet.

LE PRÉSIDENT, *le prenant.*

Donne.

VERDIER, *à part.*

Je tremble !

LE PRÉSIDENT, *lisant.*

« Mon père, pardonnez-moi... le poison me » tue. Jeanne est innocente ! son enfant existe » chez la femme du braconnier Mathieu ; l'enfant » qui est mort, c'est le mien ! » (*Parlé.*) Le sien ! (*Lisant.*) « Son assassin, c'est l'homme qui m'a » perdue... Celui qui veut perdre Jeanne... le » meurtrier de Mathieu... c'est... »

LAURENT.

Elle est morte sans pouvoir achever.

VERDIER, *à part.*

Je suis sauvé !

LE PRÉSIDENT.

Qu'ai-je lu ? l'enfant de Jeanne vivant... Julie coupable !... Est-ce possible !

VERDIER.

Non, monsieur le président, non ; cette lettre est d'une femme en délire ; la condamnation d'une jeune fille qu'elle aimait a troublé sa raison ; mais l'enfant de Jeanne est mort. Madame de Nanteuil n'a pu manquer à ses devoirs... Et quant au braconnier Mathieu, hier encore il était dans la prison ; depuis ce matin il est libre, et si son témoignage est nécessaire, il viendra lui-même...

Pendant ces derniers mots, Verdier frémit, recule épouvanté à l'aspect de Mathieu, pâle, chancelant, et qui sort de l'auberge soutenu par Petit Jean et Bastien.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MATHIEU.

TOUT LE MONDE.

Mathieu !

PETIT JEAN.

Oui, un miracle !... Tombé dans l'oubliette, sa blouse accrochée à une pierre en saillie, il est resté suspendu, Dieu sait combien d'heures ; puis il a roulé dans un trou sans fond, et il s'est retrouvé... où ?... dans la rivière !... et le courant l'a porté dans nos filets, le pauvre bonhomme !

MATHIEU, *haletant.*

Et le pauvre bonhomme vit encore ! il espérait que j'y laisserais ma peau dans son gueusard d'entonnoir ; j'y ai laissé qu'un pan d'ma blouse.

LE PRÉSIDENT.

Mais ton assassin, quel est-il ?

MATHIEU, *montrant Verdier.*

Le voilà.

LE PRÉSIDENT.

Verdier ! lui ! le meurtrier de Julie !